

DON CARLOS.

TRAGÉDIE.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

(6)

DON CARLOS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR FEU LEFÈVRE.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS DU
ROI, SUR LE SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS, LE MERCREDI, 20 DÉ-
CEMBRE 1820.

DÉDIÉE

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.



A PARIS,

CHEZ GABRIEL DUFOUR, LIBRAIRE,

QUAI DE VOLTAIRE, n°. 13.

1821.

42217

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

*La protection que votre auguste aïeul a daigné
accorder à l'auteur de la tragédie de Don Carlos,
les bontés et la faveur dont il a bien voulu l'honorer;
les marques de la protection spéciale pour les arts et
la littérature que Votre Altesse Sérénissime a mani-
festées en accordant sa présence à la première repré-
sentation publique de cette tragédie, ont encouragé la*

*veuve de l'auteur à supplier Votre Altesse d'accepter
l'humble dédicace de cet ouvrage comme un faible
hommage de la profonde reconnaissance qu'elle vous
doit, Monseigneur, et qu'elle s'honore de publier
pour la haute et bienveillante protection que Votre
Altesse, ainsi que votre illustre aïeul, avez daigné
accorder à cette tragédie, si long-temps condamnée à
l'oubli.*

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

La très-humble, très-
obéissante servante,
R. ^{ve}. LEFÈVRE.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

LES particularités de la vie et de la mort de Don Carlos sont entre les mains de tout le monde : plusieurs mémoires connus et approuvés en font foi. Tous les écrivains qui parlent du malheur de ce prince, s'accordent à le plaindre ; et le caractère de Philippe est livré dès long-temps à toute la sévérité de l'histoire. Le lecteur devinera donc difficilement les motifs qui ont fait suspendre la représentation publique de cette tragédie de *Don Carlos*. Elle a seulement été jouée deux fois sur le théâtre d'un grand prince, qui, suivant sa bonté ordinaire et la généreuse protection qu'il accorde aux beaux-arts, n'a point laissé perdre à l'auteur tout le fruit de son travail.

On sait aussi que le sujet de *Don Carlos* a déjà été mis au théâtre sous le titre d'*Andronic*. Les raisons qu'avait alors *M. de Campistron* d'ôter à ses personnages leur nom véritable n'existent plus aujourd'hui. Je ne pense pas que le sacrifice de ces noms lui ait coûté beaucoup : l'intérêt de son sujet lui aura suffi. Avec du talent pour la conduite d'une pièce de théâtre, *M. de Campistron* n'avait ni ce pinceau fidèle qui donne au site sa couleur propre, ni ce

crayon hardi qui prononce et vivifie les traits de chaque figure. Qui sait même s'il n'a pas trouvé son compte à s'épargner la plus grande difficulté que lui présentait son tableau ? Je veux parler du rôle de *Philippe II*, à qui l'histoire donne un visage bien autrement connu que celui de l'empereur *Calo-Jean*. Il n'était pas aisé sans doute de faire ressortir d'un seul fait de la vie de *Philippe* les diverses nuances de son caractère, et d'en renfermer tous les traits dans un même cadre. Indépendamment de l'orgueil national, et de cette jalousie du pouvoir, commune à tant de souverains, il fallait marquer successivement dans son rôle sa dissimulation, son hypocrisie, ce soin affecté de parler de son zèle pour la religion, son assiduité au travail des affaires publiques, sa surveillance sur ses ministres, accompagnée d'une hauteur dont leurs plus grands services ne le faisaient point descendre, sa cruauté tranquille et réfléchie, et ce front toujours sévère et composé, au milieu des chagrins de la politique et du trouble des passions. Il fallait surtout, afin de rendre ce personnage plus dramatique, faire, au moins une fois dans le cours de la pièce, sortir de son âme profonde l'explosion d'un amour jaloux, qu'il cachait par orgueil, et dont l'aveu, surpris à sa faiblesse, pouvait seul préparer et fonder l'extrême rigueur dont il use envers sa femme et son fils. Enfin, le plan de la tragédie devait être dirigé de manière qu'il en résultât un but moral. Ce n'est point à nous de juger si l'auteur de *Don Carlos* a rempli toutes ces conditions ; le public prononcera.

Quelques personnes ont prétendu que ce sujet comporte un vice essentiel. C'est, disait-on, que l'amour d'*Élisabeth* et de *Carlos* ne peut jamais devenir heureux. En bonne foi, cette objection est-elle raisonnable? Et en sommes-nous à ne voir dans la tragédie que l'intérêt d'un amour que le mariage peut couronner? On étonnerait bien ces critiques en leur prouvant que c'est précisément la position dont ils se plaignent qui fait tout l'intérêt du sujet de *Don Carlos*. Contentons-nous d'un fait pour toute réponse : *Andronic* a eu quarante représentations de suite; et certainement le succès d'*Andronic* n'était que le succès du sujet : nul homme de lettres n'en doute aujourd'hui.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint.

ÉLISABETH DE FRANCE, fille de Henri II, roi de France, sœur de Charles IX, alors régnant, et seconde femme de Philippe.

DON CARLOS, fils de Philippe, et de sa première femme, Marie de Portugal.

DON FERNAND-ALVAREZ-DE-TOLÈDE, duc d'Albe, et ministre de Philippe.

DON RUY-GOMEZ-DE-SYLVA, prince d'Éboly, ministre, et capitaine des gardes de Philippe.

DON ALVAR DE SANDOVAL, comte de Lerme, et favori de Don Carlos.

DON FERNAND, émissaire des Flamands, caché sous ce nom à la cour de Philippe, et l'un de ses gardes.

EUGÉNIE, dame française, attachée à la reine.

UN GARDE.

UN AUTRE GARDE.

TROUPE DE GARDES ESPAGNOLES.

ACTEURS.

M. ÉRIC-BERNARD.

M^{lle}. GUÉRIN.

M. JOANNY.

M. D'ÉRICOURD.

M. THÉNARD.

M. PROVOST.

M. AUGUSTE.

M^{lle}. GERSAY.

M. FRÉDÉRICK.

M. PAUL.

La scène est à Madrid, dans le palais.

N. B. Les vers *marqués d'un astérisque* ont été supprimés à la représentation.

DON CARLOS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un appartement du palais du roi.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, LE DUC D'ALBE, GOMEZ.

(Trois sièges sont préparés pour ces trois personnages. Philippe, lorsque la toile se lève, est assis sur le siège du milieu, plus élevé que les deux autres. Les ministres sont debout, le duc à la droite, Gomez à la gauche de Philippe.)

PHILIPPE.

AVANT que par ma voix le conseil assemblé
Soit instruit des chagrins dont mon cœur est troublé,
Dans ces lieux, où la reine après vous doit se rendre,
J'ai voulu sans témoins vous voir et vous entendre.
Duc d'Albe, prenez place; et vous aussi, Gomez.
Pesons en liberté mes plus chers intérêts.

(Le roi se couvre, et c'est une permission pour les ministres qui se placent de se couvrir aussi.)

Vous connaissez Philippe et l'esprit qui l'inspire.
Depuis l'instant où Charle, abandonnant l'empire,
Vint remettre à son fils ces honneurs souverains,
Ces rênes de l'état qui fatiguaient ses mains,
Au grand art de régner je consacre ma vie :
Et si d'un beau succès ma constance est suivie,
Toute l'Europe, un jour, se rangeant sous ma loi,
Ne reconnaîtra plus qu'un arbitre et qu'un roi.
Aujourd'hui qu'immobile, et calme en apparence,
Par les mains des Français je déchire la France,
Que la discorde en feu, sous un roi jeune encor,
Aux factions des grands y donne un libre essor,
Et qu'enfin l'intérêt de l'une et l'autre église
Occupe à leurs débats les Germains qu'il divise ;
Tandis que des Stuarts le trône disputé
Tient le soldat anglais dans son île arrêté :
Ma politique entre eux éternisant la guerre
Pouvait mettre à profit ces troubles de la terre,
Si dans mes états même un fils séditieux
Sur mes propres périls n'eût attaché mes yeux ,
Et de soins importuns remplissant ma mémoire,
N'eût ainsi retardé les progrès de ma gloire.
Vous savez l'attentat qu'il fallut prévenir :
Carlos avec Sélim travaillait à s'unir.
Je rompis leurs complots. Ce jour peut-être encore
Il excite en secret les armemens du More.
Mais il est des forfaits que , pour mieux m'éclairer ,
Devant la reine et lui j'affecte d'ignorer.
J'apprends que de mon fils les discours infidèles

Encouragent l'orgueil d'un peuple de rebelles,
 Qui, s'opposant en Flandre à mes justes décrets,
 Bravent seuls mon pouvoir du fond de leurs marais.
 Voilà ce qui m'indigne et nourrit ma colère. —
 Faut-il punir en maître, ou pardonner en père?
 Parlez. Sur vos avis je puis régler le mien.

LE DUC.

Si le sang a ses nœuds, le trône a son lien,
 Seigneur; et votre fils me contraint à vous dire
 Qu'il vous trahit bien moins qu'il ne perd cet empire.
 Quel exemple, en effet, pour de vastes états,
 Pour cent peuples heureux, toujours près d'être ingrats,
 Mortels nés pour servir, mais dont le cœur volage
 Forme aisément l'espoir de changer d'esclavage,
 Incline à la révolte, et n'attend que l'appui
 De quelque illustre nom qui conspire avec lui!
 Carlos nous précipite à cet écueil funeste :
 Son nom rallie au loin un misérable reste
 De proscrits que la fuite a sauvés des bourreaux.
 Mon zèle, armé jadis contre ces noirs fléaux,
 Arrêtait leur ravage; et les champs de la Flandre
 Ont ruisselé du sang que d'Albe y fit répandre.
 Je vous y servis bien, seigneur. — A votre tour,
 Servez vos intérêts dans votre propre cour.
 Mon devoir est rempli. Ce n'est pas à mon maître
 Qu'il me faut enseigner comme on punit un traître.
 Non que de mon silence on doive présumer
 Que du fer de la loi je cherche à vous armer :
 Accordez, s'il se peut, le sang et la justice.
 J'ai parlé du forfait, et non pas du supplice.

GOMEZ, *avec beaucoup de ménagement et d'artifice.*

Qu'attendez vous, seigneur, de mes faibles avis?
Carlos a dans l'exil fait languir mes deux fils;
Du palais de la reine, avec ignominie,
J'ai vu par ses complots mon épouse bannie :
Moi-même, en vous servant, j'irrite son courroux; —
Et ma seule faveur retient encor ses coups.
Mais tout ingrat qu'il est, seigneur (à ma prudence
Vous aviez de ce prince abandonné l'enfance :
Aisément on s'attache à l'objet de ses soins),
Je l'aime; et ses froideurs, dont vos yeux sont témoins,
N'ont pu glacer mon zèle, ou vaincre l'habitude
Des vœux que fait pour lui ma vive inquiétude.
Quelque sort qui l'attende, en vous cachant mes pleurs
Je souscrirai, sans doute, à vos sages rigueurs,
Touché de leur effet et juste envers leur cause :
Mais dispensez Gomez d'un avis qui l'expose
A blesser ou vos droits, ou ceux de l'amitié,
Par excès de justice, ou par trop de pitié.

PHILIPPE.

Rassurez-vous. Mon âme, à l'indulgence ouverte,
N'a pas encor fixé le moment de sa perte.
L'avenir seul m'occupe; et je crains que l'ingrat
Un jour ne me contraigne au plus terrible éclat.
S'il arrivait ce jour! si de son insolence
L'excès trop impuni fatiguait ma clémence!
Que diraient de leur maître et mon peuple et ma cour?
Carlos, vous le savez, a surpris leur amour.
Libre encor des chagrins que le sceptre me donne,
Il a tous les amis que promet la couronne:

Monarque en espérance, il me brave ; et ma main
Des lois contre lui seul n'ose employer le frein.
S'il m'y forçait ?

LE DUC.

Seigneur, en éloignant ma crainte,
Daignez-vous m'enhardir à parler sans contrainte ?

PHILIPPE.

Je le veux.

LE DUC *avec force.*

J'obéis.—Ne craignez plus, seigneur,
Ces voix qu'un vain caprice élève en sa faveur.
Non. Dans quelque parti que Philippe s'engage,
Le courtisan jamais ne vous peut faire ombrage :
Votre esprit est le sien ; vos vœux seront ses lois.—
Si le peuple moins souple ose juger ses rois,
Si d'un maître offensé l'intérêt ne le touche,
Il est d'autres moyens de lui fermer la bouche.
On sait à quel courroux s'est livré votre fils,
Quand ces juges sacrés que l'église a choisis,
Établissant leur siège au sein des murs rebelles,
Ont couvert d'échafauds les marais de Bruxelles.
Je le plains, dès lors, de son emportement :
Les cœurs qu'il outrageait pardonnent rarement.
Jugez combien leur haine et leur intelligence
D'un monarque et d'un père appuiera la vengeance
Contre un peuple soumis s'il croit voir, sur leur foi,
La cause de son Dieu dans l'arrêt de son roi.

(Ici Philippe se lève et fait quelques pas vers le devant de la scène, où
il s'arrête d'un air pensif et la main sur le front. Gomez le suit en
affectant d'être effrayé des moyens proposés par le duc.)

Nous préserve le sort d'un secours si funeste !

Mais, réduit à punir, c'est le seul qui vous reste ;
Et je crois ma réponse, en de pareils revers ,
Digne d'un vrai ministre et du roi que je sers.

GOMEZ.

Dieu ! que résolvez-vous, seigneur ? Daignez m'entendre.
Quand je sais votre fils prêt à tout entreprendre,
Que le discours du duc a droit de m'alarmer !
Quels vengeurs sont plus sûrs et plus prompts à s'armer ?
Et si jamais Carlos pousse à bout votre haine,
De quels traits son malheur accablera la reine !

(Philippe se retourne subitement du côté de Gomez avec une surprise
mêlée d'indignation. Gomez s'empresse de mettre un correctif à ce
qu'il vient de hasarder.)

L'amitié qui les joint, l'alliance...

PHILIPPE.

Arrêtez.

Je ne demandais point ces soins précipités.
S'il en est que Philippe a daigné vous commettre,
Respectez les secrets qu'il défend qu'on pénètre ;

(A part.)

Et surtout... Je m'emporte.

GOMEZ.

Ah ! jugez mieux, Seigneur...

PHILIPPE, *se composant tout à coup.*

Oui, je veux bien au zèle imputer votre erreur.—
Duc, sur ces grands objets Philippe aujourd'hui même
Prétend faire expliquer l'inquisiteur suprême.
J'ai pesé vos raisons : j'en frémis ;—mais je voi
Qu'un ministre aussi ferme est le trésor d'un roi.

(Le duc se retire.)

Suivez ses pas, Gomez. Qu'Élisabeth s'avance.

Elle a paru tantôt désirer ma présence.

Allez. Cet entretien , qui prendra peu de temps ,

Ne doit pas du conseil retarder les instans.

SCÈNE II.

PHILIPPE, *seul.*

J'affecte de la fuir , quand tout mon cœur l'appelle :

Ce cœur , qui se condamne à soutenir près d'elle

L'austère dignité d'un maître et d'un époux ,

Est celui d'un amant ,—et d'un amant jaloux.

Trop chère Élisabeth , ta vertu m'est connue ;

Mais si d'un autre objet ton âme est prévenue ,

Qu'importe à mon amour de compter sur ta foi !

Ta vertu ne m'est rien , si ton cœur n'est à moi ,

Ingrate ; et de mon fils les rebelles maximes

Ne seraient pas alors le plus grand de ses crimes.

(Sombre et se recueillant en lui-même.)

Un seul mot de Gomez vient d'aigrir ces soupçons

Dont mon âme a long-temps rejeté les poisons.

Quoi ! d'un coup d'œil plus juste observant leur tendresse,

Ma cour ouvre mes yeux que fermait ma faiblesse !

Quoi ! j'envoie , à mon gré , du fond de ce palais ,

A mes rivaux tremblans ou la guerre ou la paix ;

Des plus profonds esprits je prévois les intrigues ,

J'entre dans leurs conseils , j'y renverse leurs brigues ;

Et par deux jeunes cœurs je me laisse outrager !

(Avec éclat.)

Je suis maître , Espagnol , et tarde à me venger !

Ah ! si je ne doutais... si le plus faible indice...

Élisabeth s'approche. Un léger artifice

Va me servir du moins à sonder ses secrets :

J'observerai son front ; je lirai dans ses traits.
C'est là que , malgré nous , la vérité surprise
Trahit les sentimens que la bouche déguise.

SCÈNE III.

PHILIPPE, ÉLISABETH, EUGÉNIE.

ÉLISABETH.

Ne vous offensez pas , seigneur , si mes discours
De vos soins pour l'état interrompent le cours.—
Jaloux de mettre un terme à l'ardente colère
Qui l'écarte du cœur et des yeux de son père ,
Carlos , à vos bontés me croyant quelques droits ,
M'a fait prier long-temps de lui prêter ma voix.
Je cède à sa disgrâce ; et d'un fils qui vous aime...

PHILIPPE.

Le succès de Carlos dépendra de lui-même ,
Madame. Un de mes vœux satisfait aujourd'hui
Peut regagner au prince un cœur qui fut à lui.

ÉLISABETH.

Dès ce jour?—Ah ! croyez qu'à vos ordres fidèle...

PHILIPPE.

Non. Ne vous pressez point de garantir son zèle ,
Sans connaître à quel prix je lui tendrai les bras.

ÉLISABETH.

Comment ? qu'exigez-vous ?

PHILIPPE.

Le bien de deux états.

L'empereur s'en occupe : il veut à ma famille
S'attacher de plus près par l'hymen de sa fille,

Je n'ai qu'un fils , madame : et c'est vous dire assez
Comment ses attentats peuvent être effacés.

ÉLISABETH, *avec une surprise involontairement
témoignée.*

Quoi !

PHILIPPE.

Je l'avais prévu. Je craignais la réponse
Que déjà de sa part votre trouble m'annonce.

ÉLISABETH, *réparant son trouble avec beaucoup de
dignité.*

Moi , seigneur ?—Votre fils , instruit de vos décrets ,
Pourra vous confier ses sentimens secrets.
Mais , puisque ma surprise a besoin qu'on l'explique ,
Qui l'eût cru jusqu'ici que votre politique ,
Attentive à borner le pouvoir de l'infant ,
Lui donnât pour beau-père un rival si puissant ?
Des intérêts des rois telle est donc l'inconstance !
D'un nœud jadis suspect vous vantez l'importance ;
Vous le jugez utile ! — Il suffit. Et vos lois
Dans le cœur de Carlos consacreront ce choix.
Il les suivra sans doute. Oui , sa vertu plus pure
Va rouvrir votre oreille au cri de la nature.

PHILIPPE.

Vous l'espérez ?

ÉLISABETH.

Seigneur , craignez-vous d'y compter ?

PHILIPPE, *affectant la plus entière sécurité.*

Hé bien ! du même espoir je me laisse flatter :
Mon âme , à vos discours dont le charme l'entraîne ,

Se dégage aisément du fardeau de sa haine.
Si j'ai paru trembler, c'est d'avoir à punir.

ÉLISABETH.

Ciel ! qu'entends-je ? Ah ! Seigneur, que de maux vont finir !
Que Carlos, désormais empressé de vous plaire,
Va revoler content dans les bras de son père !
Ne les lui fermez plus. Non, la haine jamais
Ne sépara vos cœurs dont on trouble la paix.
L'artifice et l'envie en brisaient seuls la chaîne :
Dans cette cour perfide, où mon œil se promène
A travers cent détours par l'intérêt formés,
Deux ennemis du prince, à sa perte animés,
N'entretenant leur roi que de projets sinistres,
Ont su....

PHILIPPE.

Je vous entends. Laissez à mes ministres
Tout l'embarras d'un poste entouré de hasards. —
Sur quels tristes objets sont tombés vos regards !
Détournez leur éclat de ces fronts toujours sombres,
Faits pour la politique, et vieillis dans ses ombres.
Brillante à mes côtés de jeunesse et d'appas,
Régnez. — Charmez ma cour, et ne l'observez pas.
Aux seuls plaisirs du trône abandonnez votre âme. —
Le reste exige un soin que je prendrai, madame.
Vous m'avez entendu. — Docile à mes avis,
Laissez-moi me charger du destin de mon fils.

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, EUGÉNIE.

ÉLISABETH.

Moi, des plaisirs ! ô ciel ! ô ma chère Eugénie !
Moi ! que j'attache encor quelque prix à la vie !
Que mon œil, arrêté sur ma seule grandeur,
Lui demande un repos qui n'est pas dans mon cœur !
Où sont-ils ces heureux qu'a faits le diadème ?
Hélas !

EUGÉNIE.

D'où naît ce trouble ? un roi puissant vous aime.
Carlos vous intéresse, et vos vœux écoutés
De son père aisément lui rendront les bontés.
Quel ennui sur le trône encor vous importune ?

ÉLISABETH.

Eh ! de quels yeux toi-même as-tu vu ma fortune,
Si le poids des devoirs qu'elle entraîne après soi
Te semble un vain sujet de contrainte et d'effroi !

EUGÉNIE.

Non ; mais des pleurs amers que je vous vois répandre
La source est plus secrète et le motif plus tendre.
Daignez m'en informer. Vous savez si toujours
Mon cœur de vos destins veut partager le cours.
Française comme vous, ici plus étrangère,
J'ai fui, pour vous chercher dans une cour austère,
Cette cour si brillante, et ce climat vanté,
Où triomphent les arts, la gloire et la beauté.
Les lieux que vous quittiez n'étaient plus ma patrie.

Tous ces garans d'une âme à vous seule asservie ,
Quand la rigueur du sort vous fait sentir ses coups ,
M'ont bien acquis le droit d'en gémir avec vous.

ÉLISABETH.

Hé bien ! de son secret mon cœur n'est plus le maître ;
Il s'expose à tes yeux — qu'il évitait peut-être.
N'accuse point ta reine. Il doit être permis
D'ignorer dans mon rang si l'on a des amis.

EUGÉNIE.

Croyez....

ÉLISABETH , *l'interrompant du ton de la confiance.*

Tu vis ces jours où l'Espagne et la France
De ma main à Carlos permettaient l'espérance :
La paix des deux états dut en être le fruit (1).
Par la publique voix mon jeune cœur séduit
D'un charmant avenir accepta le présage.
On me parlait du prince ; on vantait son courage ;
On lui prêtait déjà mille exploits belliqueux ,
Prédits, dès son berceau, par son aïeul fameux ;
Et l'amour dans mon âme appuyait sa victoire
Des droits que sur mon sexe obtient toujours la gloire.
C'est peu ; je plus au prince. Un fidèle pinceau
De ses traits et des miens nous offrit le tableau.
Dieu ! quel fut mon triomphe en apprenant l'hommage
Que ses yeux enchantés rendaient à mon image !

(1) Le mariage de Don Carlos avec Élisabeth de France fut un des articles du traité de Cateau-Cambresis. C'est ce qui la fit nommer alors Élisabeth de Paix.

Que la raison d'état me parut, à mon tour,
 Avoir choisi pour moi comme eût choisi l'Amour !
 Ah ! mon cœur de ses feux cachait la violence :
 J'aimais à les nourrir dans le sein du silence.
 Je me faisais un bien de cette loi du sort
 Qui nous défend l'aveu du plus juste transport.
 J'en devenais avare ; et mon bonheur extrême
 Me semblait plus certain renfermé dans moi-même.
 Mes vœux hâtaient l'instant où nous serions unis ;
 Il vint. J'abandonnai mes frères, mon pays.
 Sur mes pas cependant tout un peuple en alarmes
 Honorait mon départ du tribut de ses larmes.
 On me pleurait. Et moi, je ne regrettais rien.
 Je ne concevais plus de bonheur que le mien.
 Pardonnez-moi, Français, ce court moment d'ivresse !
 Mon cœur, qui parmi vous me rappelle sans cesse,
 Malheureux dès l'instant où je vous ai perdus,
 S'il vous doit quelques pleurs, vous les a bien rendus.

EUGÉNIE.

Versez-les dans mon sein. Achevez de m'instruire
 Des progrès d'un amour que je n'ai pu détruire.
 Quand l'hymen à la France enleva vos appas,
 On me ravit l'honneur d'accompagner vos pas.
 Je ne pus voir l'effet que sur votre âme émue
 Fit de vos nœuds changés la nouvelle imprévue.

ÉLISABETH.

Il fut terrible. — A peine on m'éloigne des lieux
 Qu'au pouvoir de mon frère ont laissés mes aïeux ;
 A peine on voit ces monts dont la chaîne sépare
 Les confins de l'Espagne et ceux de la Navarre,

Qu'un traité des deux cours, dont je reçois l'avis,
Vend au père une main qui se donnait au fils.
Que devins-je à ce coup? Long-temps évanouie,
Dès que mon œil s'ouvrit il chercha ma patrie :
Il rejeta vers elle un regard douloureux.
Je lui redemandai ces temps, ces jours heureux
Où je n'eus à remplir, au sein de ma famille,
Que le devoir facile et de sœur et de fille.
Il fallut jusqu'ici m'entraîner malgré moi. —
Tous les yeux de la cour m'attendaient près du roi ;
Je n'y vis que le prince; et soudain couronnée,
Je marchai pour un autre aux autels d'hyménée.
Depuis ce temps l'ennui, les regrets, la douleur,
Assiègent ma jeunesse, en flétrissent la fleur.
De mes premiers transports la fatale mémoire
Me fait rougir d'un feu qui fit jadis ma gloire.
Je m'enchaîne à l'époux que je ne puis chérir :
Je m'arrache à l'amant... que je ne puis haïr ;
Et languis sur le trône, éternelle victime
De la vertu sans calme et du remords sans crime.

EUGÉNIE.

Quoi! le cœur de Carlos brûlant des mêmes feux
Ne vous surprit jamais ces funestes aveux?

ÉLISABETH.

Ah ! j'éludai les siens. Je m'observais sans cesse.
Mes sévères discours rebutaient sa tendresse.
Il se tut : lorsqu'enfin le poids d'un tel fardeau
Précipita son âme aux portes du tombeau.
L'Espagne allait le perdre. — Oubliant ma contrainte,
A ses derniers soupirs je mêlai quelque plainte;

Soumise à mes destins, fidèle à mon devoir,
 Mais sensible à l'aveu d'un amour sans espoir.
 C'était tout pour Carlos. La mort quitta sa proie.
 Le deuil public fit place aux transports de la joie,
 Tandis que ma vertu, prolongeant mon chagrin,
 Des pleurs d'un peuple entier me reprochait la fin.
 Malheureuse !... et du sort la rigueur obstinée
 Tient, peut-être à jamais, ma présence enchaînée
 Au lieu même où Carlos est contraint d'habiter !
 Ah ! du moins, de mes yeux s'il pouvoit l'écarter !
 Si l'hymen loin de moi l'arrêtant dans sa chaîne...

EUGÉNIE.

On vient. Cachez vos pleurs. — C'est Alvar.

ÉLISABETH.

Qui l'amène ?

Que me veut-il ?

EUGÉNIE.

Du prince il possède le cœur.

Ami cher à son prince, il n'est point son flatteur.

Toujours avec bonté vous daignâtes l'entendre.

SCÈNE V.

ÉLISABETH, EUGÉNIE, ALVAR.

ALVAR.

Madame, au nom du prince impatient d'apprendre
 L'effet que sur son père ont produit vos discours,
 Je viens d'une autre grâce implorer le secours.
 Souffrez que jusqu'à vous soigneux de le conduire...

ÉLISABETH.

Le roi de son destin s'est chargé de l'instruire.

Il doit l'attendre, Alvar; et son premier devoir
Est peut-être aujourd'hui de cesser de me voir.

ALVAR.

Que présage à mon maître un accueil si sévère ?
Que lui dirai-je enfin ?

ÉLISABETH.

D'obéir à son père;
Garant du bien public, d'y borner tous ses vœux;
D'être innocent du moins, s'il ne peut être heureux.—
Le reste est un secret qu'il ne doit point connaître,
S'il n'en est informé par la voix de son maître.
Je vous afflige, Alvar; mais je cède à mon sort.
Vous, disposez le prince... au plus pénible effort.
Allez.

(A part, et se tournant du côté d'Eugénie.)

N'attendons pas que ce cœur qui soupire
Désavoue un conseil que la vertu m'inspire.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, EUGÉNIE.

ÉLISABETH.

Il s'éloigne; il gémit. Cher prince ! il va du moins
Recevoir tes soupirs qu'adouciront ses soins.
Qu'est devenu ce temps où ton cœur en alarmes
N'eût choisi que mon cœur pour déposer tes larmes !
O ma chère Eugénie !

EUGÉNIE.

Excusez mes avis.
Le roi ne peut tarder d'entretenir son fils.

Carlos est né bouillant. Pour vous tendre et sensible,
Son âme a dû s'aigrir contre un père inflexible.
Aux nœuds qu'on lui destine et qu'il n'a point prévus,
Je crains, malgré vos vœux, qu'il n'oppose un refus.
Votre présence, un mot de la bouche qu'il aime,
L'eût décidé peut-être à se vaincre lui-même.

ÉLISABETH, après un moment de réflexion.

Oui, tu m'ouvres les yeux; je reconnais ta foi:
Oui, cet avis est digne et du prince et de moi.
C'est peu de fuir Carlos; il faut moi-même encore
L'aider à m'arracher de son cœur que j'adore.
Prévenons ses refus, ou corrigeons l'effet...
Va : tu peux près de lui t'introduire en secret;
D'un utile entretien porte-lui l'assurance. —
Qu'il en attende l'heure au gré de ma prudence. —
Tu vois quel est mon sort. Son funeste ascendant
Contraint ma vertu même à n'agir qu'en tremblant.
Je dois couvrir ici des voiles du mystère
Les plus nobles desseins que l'honneur me suggère;
M'immoler en silence; et, servant mon époux,
Craindre encor la fureur de ses soupçons jaloux :
Mais fasse au moins le Ciel que ma foi toujours pure
Rende un fils au devoir, un père à la nature !
Et tous ses traits ensuite attendus sans effroi
M'aurent fait grâce encor, s'ils ne frappent que moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLOS, ALVAR, UN OFFICIER,
GARDES DU PRINCE.

(L'officier parait suivre Carlos avec empressement et lui demander quelque permission.)

CARLOS.

NON : ne vous chargez point d'une entreprise vaine.
Je connais quel motif près de moi les ramène.
Je ne puis les revoir. — Ils voulaient que mon cœur
Trop sensible à l'outrage exhalât sa douleur,
Et me dictât enfin quelque mot téméraire
Dont leur haine eût nourri la haine de mon père ;
Mais dans leur nouveau piège ils ne m'ont pas surpris.
Portez-leur mon refus et mes justes mépris.

(L'officier sort. Carlos à sa suite.)

Gardes, tout autre qu'eux devant moi peut paraître.
Sortez. Demeure, Alvar : viens consoler ton maître.

SCÈNE II.

CARLOS, ALVAR.

ALVAR.

Prince, qu'avez-vous fait ? Rebelle aux plus beaux nœuds,

Du roi qui les prescrit vous combattez les vœux :
Cependant votre cœur que l'artifice assiège ,
Croit pouvoir s'applaudir d'échapper à son piège.
Hé ! de quels ennemis l'implacable courroux
Vous deviendrait jamais plus funeste que vous ?

CARLOS.

Qui ? moi , que de mon rang descendu par prudence ,
Je doive à deux sujets me soumettre en silence !
Tu ne m'as pas suivi : tu n'as pas su l'affront
Dont mon père à leurs yeux a fait rougir mon front.
Vois si j'ai dû céder au transport qui m'entraîne. —
Plein d'un espoir fondé sur l'appui de la reine ,
Plein d'un amour de fils que , malgré sa rigueur ,
Le roi n'a point encore effacé de mon cœur ,
J'allais , devançant l'heure à l'état consacrée ,
Aux portes du conseil épier son entrée.
Je pensais , à mon tour , dans mes transports plus doux ,
Lui surprendre un regard désarmé de courroux :
Qui sait même où m'aurait emporté ma tendresse ?
Qui sait si de ses yeux la plus simple caresse ,
Dégageant mes esprits d'un reste d'embarras ,
Ne m'eût point , tout à coup , fait voler dans ses bras ?
Il parut . — Ses regards , son front , tout son visage ,
Semblaient enveloppés d'un sinistre nuage.
Il ne jetait sur moi que des yeux ennemis.
Majestueux , mais sombre , il observait son fils.
J'ai senti , cher Alvar , à cet aspect farouche ,
L'accent de la nature expirer dans ma bouche ,
Mon cœur , prêt à s'ouvrir , se refermer soudain ,
Et mes bras étendus retomber sur mon sein.

J'ai reconnu Philippe où je cherchais mon père. —
Cependant il m'aborde ; et d'une voix sévère :
» J'ai réglé votre sort. Il y faut consentir.
» Mes ministres instruits vous en vont avertir.
» Écoutez-les. » — Il passe, et m'abandonne en proie
A deux traîtres remplis d'une insultante joie,
Qui, de leur maître encore affectant le pouvoir,
M'ont du joug qu'il m'apprête osé faire un devoir.
Que leur répondre, Alvar ? un dédaigneux silence
Leur a dit de mon cœur la juste résistance.
Mais c'était pour leur haine un trop faible secours :
Ils s'attendaient sans doute à quelques vains discours
Qu'aurait empoisonnés leur malice assidue.
C'était dans cet espoir qu'ils recherchaient ma vue.
Et j'ai dû voir encor deux indignes rivaux !
J'ai dû m'offrir peut-être à des affronts nouveaux !
Ah ! dans un rang obscur courons cacher ma vie,
S'il faut flatter la haine et sourire à l'envie,
Si redoutant sans cesse un coup prêt à frapper,
Voisin du rang suprême, il faut encor ramper !

ALVAR.

Oui, vous pourriez vous plaindre, et votre ame offensée
Me verrait du parti de sa fierté blessée,
Si vos refus, seigneur, n'avaient eu pour objet
Que de ne point souscrire aux ordres d'un sujet.
Mais pour la mieux connaître interrogez cette âme :
L'amour n'arme-t-il point le courroux qui l'enflamme ?
Un hymen digne en tout du sang dont vous sortez. ..

CARLOS.

Ah ! cache à ma raison ces tristes vérités, ..

Cruel. Épargne-moi la lumière imprévue
 Du flambeau qu'avec soin j'écartais de ma vue;
 Et s'il me reste encor quelque agréable erreur,
 Crains d'en priver ton maître : il en faut au malheur. —
 Le malheur, cher Alvar, dès ma plus faible aurore,
 Viut me frapper d'un trait qui me déchire encore :
 Mes yeux à peine ouverts, dans cette cour en deuil,
 N'out, pour premier spectacle, aperçu qu'un cercueil.
 J'ai des faveurs du ciel perdu la plus chérie ;
 Une mère : sa mort fut le prix de ma vie.
 Hélas ! rien ne remplace un bien si précieux,
 Et mon père est celui qui m'en instruit le mieux.
 Charle eut des droits, sans doute, à ma reconnaissance.
 Les bontés d'un grand homme honoraient mon enfance :
 Mais, victime à son tour de la commune loi,
 Il laissa son élève à la merci d'un roi.
 A ma jeunesse enfin l'amour offrant ses charmes,
 Me tendait son bandeau pour essuyer mes larmes ;
 On m'ordonnait d'aimer : qu'ai-je fait qu'obéir ?
 Dépendait-il de moi d'étouffer, d'amortir
 Ce feu trop allumé lorsqu'on voulut l'éteindre ?
 Que dis-je ? à le nourrir tout semble me contraindre.
 Dis-moi, d'Élisabeth les charmes enivrans
 Trouvent-ils à la cour des cœurs indifférens ?
 Regarde, en quelque lieu qu'elle vienne à paraître,
 Le plaisir de la voir, l'amour même peut-être,
 D'un peuple admirateur précipitant les flots,
 Tout Madrid pour sa reine a le cœur de Carlos.
 Alvar, un plus beau titre à mes yeux la décore :
 Sur les plus nobles cœurs le sien l'emporte encore.

*Où, si ses droits au trône étaient moins absolus,
Elle y devrait monter par le droit des vertus. —
O sort! c'était à moi que ta faveur première
Donnait... Que de larcins qui condamnent mon père!
A cette perte, hélas! s'il bornait mon malheur!
Mais m'offrir une main que repousse mon cœur!
A l'amour qu'il immole ordonner l'inconstance!
Vouloir commander même à mon indifférence!
Promener mes esprits de la crainte à l'espoir!
M'écraser à loisir sous le joug du devoir!
Lier toujours ma foi, lorsqu'il veut tout enfreindre!
C'est ainsi qu'il me traite; et tu crains de me plaindre!

ALVAR.

Je crains de vous flatter. J'aurais voulu, seigneur,
Que, d'un monarque encor ménageant la grandeur,
Vous parussiez contraint, sans vous montrer rebelle.
Peut-être il ne voulait qu'éprouver votre zèle.
D'ailleurs, voyez les maux dont je frémis pour vous.
Quoique Philippe encor n'ait point paru jaloux,
Philippe est soupçonneux, et d'autant plus à craindre
Qu'aux fureurs des soupçons unissant l'art de feindre,
Prompt à les concevoir, mais sans les confier,
Il n'offre aucun moyen de se justifier.
Averti des refus qu'à ses lois on oppose,
Doutez-vous que bientôt il n'en cherche la cause?
L'amour laissé aisément échapper son secret:
Un seul regard, un geste, un soupir indiscret,
De vos persécuteurs peut seconder la haine.
Je crains jusqu'à l'appui que vous prête la reine.
Unie à vos périls d'un éternel lien,
Sa funeste pitié...

CARLOS.

Non, n'en redoute rien.

Non, ne me flatte pas qu'heureux dans ma misère
Je doive à ses bontés les rigueurs de mon père,
Loin que la reine, Alvar, s'intéresse à mon sort,
Avec mes ennemis ses froideurs sont d'accord.
Est-ce à toi de m'offrir cette fausse espérance?
Tu me l'as dit, la reine évite ma présence;
Et prompte à m'alléguer une odieuse loi...
Ah! de tous les révers c'est le plus grand pour moi.
A ce trait imprévu du destin qui m'accable,
Je sens qu'un malheureux peut devenir coupable.
Je le sens, j'en frémis.— Elle eût pu me calmer.
Mon cœur dépend du sien puisque j'ose l'aimer;
Sa haine ou ses mépris pouvaient seuls me confondre.
On me laisse à moi-même, et je n'en puis répondre.

SCÈNE III.

CARLOS, ALVAR, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

J'obéis à la reine en m'offrant à vos yeux,
Prince : elle a consenti de vous voir dans ces lieux.
Pour vous en informer il me fallait attendre
L'heure où vos ennemis ne pourraient nous surprendre.
Le conseil les retient. Je sors, et vais hâter
Les soins qu'Élisabeth daigne encor vous prêter.

CARLOS.

Ah! courez. Je renais. Elle me rend la vie.

SCÈNE IV.

CARLOS, ALVAR.

CARLOS.

Je vais la voir , Alvar. Ma fortune adoucie
Semble, au moins cette fois, démentir sa rigueur.—
Mais à quels sentimens dois-je enfin mon bonheur?
Qui de la reine ici détermine l'approche?
Elle a su mes refus. La plainte, le reproche,
De ces soins qu'on me vante est tout ce que j'attends.—
Hé bien ! je la verrai : j'entendrai ses accens.
Cette félicité qui me fut enviée
De tous mes longs chagrins est faiblement payée.
Toi, dès qu'à mes regards tu la verras s'offrir,
Veille sur les dangers que nous pourrions courir.
Écarte d'un ami les témoins qu'il redoute. —
Quelqu'un vient. Sors, Alvar. C'est la reine sans doute.
Je ne puis m'y tromper : mon cœur, avant mes yeux,
M'apprend qu'Élisabeth n'est pas loin de ces lieux.

SCÈNE V.

ÉLISABETH, CARLOS.

ÉLISABETH.

J'ai fui vos regards, Prince. A mon devoir sévère
Cette conduite alors me semblait satisfaire.
Il en exige une autre ; et loin de le trahir,
Je consens à vous voir pour lui mieux obéir.
Si d'un premier amour l'invincible constance

M'a sur votre âme encor laissé quelque puissance ,
 Je la viens éprouver : je viens mettre en vos mains
 Mon sort , ma renommée et vos propres destins.
 Nos nœuds, vous le savez, avaient pour moi des charmes :
 Je ne vous cachai point le secret de mes larmes.
 C'est à votre vertu de m'en payer le prix.
 Mon cœur, en vous aimant, ne peut s'être mépris :
 Le coup le plus affreux du malheur qui m'opprime ,
 Serait de voir Carlos démentir mon estime.

CARLOS.

Flétri par l'infortune , ou plutôt abattu ,
 Puis-je , hélas ! m'assurer sur ma faible vertu ?
 Qu'attendez-vous de moi quand tout me désespère ?

ÉLISABETH.

Ignorez-vous encor les volontés d'un père ?

CARLOS.

Non ; de tout mon malheur il m'a fait avertir ,
 Madame. Il sait déjà si j'y puis consentir.

ÉLISABETH.

Quoi ! vos refus... ?

CARLOS.

Cessez, mon cœur vous en conjure ,
 D'appesantir mes maux, de rouvrir ma blessure.
 J'ai souffert, il est vrai , qu'on ravît à ma foi
 La main qui me fut chère et qui dût être à moi.
 J'ai contraint devant vous les feux dont je soupire.
 Vos rigueurs l'ordonnaient : j'en ai subi l'empire.
 Mais à d'autres liens n'allez pas m'enchaîner.
 Enfin j'ai pu vous perdre , et ne puis me donner.

ÉLISABETH.

Hé bien ! il faut suspendre un discours qui vous blesse.
Les cieux me sont témoins que, domptant ma faiblesse,
Aux ordres paternels j'allais unir ma voix,
Et m'immoler moi-même une seconde fois.
Par vous , sur votre hymen , au silence réduite ,
Je n'aurai pas perdu l'honneur de ma conduite.
J'embrasse un autre espoir moins funeste à tous deux
Votre intérêt, seigneur , s'accorde avec mes vœux
Osez vous y soumettre , et ma vertu respire ;
Le roi perd ses soupçons , l'univers vous admire ;
Vos devoirs sont remplis , vos refus expiés ;
Et l'envie est muette , ou frémit à vos pieds.
En est-ce assez , Carlos , pour décider votre âme ?

CARLOS.

D'un céleste rayon votre œil brille et m'enflamme.
Ascendant invincible et douce autorité
Des lois de la vertu que prescrit la beauté !
Prononcez vos décrets. Que faut-il que je fasse ?
Dès que je puis vous voir tout mon chagrin s'efface.
Oui , pourvu que le sort me laisse un bien si doux ,
Quels que soient mes devoirs , je les remplirai tous :
Daignez me les tracer.

ÉLISABETH.

Ah ! perdez l'espérance
D'y jamais satisfaire en cherchant ma présence !
Il faut nous séparer. Il faut , loin de mes yeux ,
Obtenir de Philippe un exil glorieux.

CARLOS.

Ciel !

ÉLISABETH, *vivement.*

Il est un moyen juste, aisé, magnanime
D'arracher son aveu, seigneur, et son estime. —
Vous voyez la révolte et les sanglans débats
Qui du sein de la Flandre agitent ses États.
Le duc, en vain choisi pour calmer cet orage,
Laissa chez les Flamands moins d'effroi que de rage.
C'est son pénible emploi, Carlos, qu'il faut briguer.
Montrez-vous aux mortels qu'il n'a pu subjuguier ;
Contre leur vaine audace armez votre vaillance ;
D'un père, au milieu d'eux, consacrez la puissance.
Allez plus loin ; l'amour fait seul régner les rois ,
Aux décrets d'un monarque associez sa voix.
Que la bonté du fils fasse adorer le père ;
Que goûtant les douceurs d'un tribut volontaire ,
Philippe vous les doive , et vous revoie un jour
Suivi de mille cœurs rapportés par l'amour.
Vous obtiendrez alors de sa reconnaissance
Quelque autre occasion d'illustrer votre absence ,
De vaincre , en vous domptant , ses rivaux combattus ,
De sentir vos honneurs croître avec vos vertus ,
Et de placer enfin votre heureuse mémoire
Au rang des plus beaux noms que nous vante la gloire.

CARLOS.

La gloire ! — Ah ! je l'aimai tant qu'un espoir plus doux
M'a dit que mes honneurs rejailliraient sur vous.
Aux transports de l'amour cette ivresse ajoutée
N'eut qu'un trop grand pouvoir sur mon âme enchantée.
Du sort qui m'accabla c'est un nouveau larcin.

Je perdis tout , madame , en perdant votre main ,
Ma vertu , mon bonheur.

ÉLISABETH , *plus vivement encore.*

Non , je ne puis vous croire :

Le cœur qui m'a su plaire est fidèle à la gloire.
Vous m'offrez contre vous des secours superflus ;
Et vous l'aimez encore,...ou vous ne m'aimez plus :
Ce mot m'est échappé ; mon devoir le condamne.
Oui , j'attends vos succès d'une ardeur moins profane.
Oui , le sang dont il sort doit suffire à Carlos
Pour emporter ses pas sur les pas des Héros.
Parlez : de Charles-Quint l'exemple et le présage,
N'aiguillonnent-ils plus votre jeune courage ?
Où sont-ils ces exploits qu'il vous a tant prédits ?
Qu'est devenu l'honneur qu'il léguait à son fils ?
Rappelez-vous ces temps où sa main triomphante
Aidait votre démarche encor faible et tremblante ,
Cultivait votre audace , et mêlait à vos jeux
L'image des combats qui l'ont rendu fameux.
Votre œil donnait de vous le plus brillant augure.
Ce grand homme y lisait votre valeur future ;
Il élevait son fils sur ses bras redoutés ;
Son feu passait , dit-on , dans vos sens agités :
Et d'un cœur déjà grand vos larmes émanées
Mouillaient son front chargé de lauriers et d'années.—
Mais quoi ! la même ardeur semble vous dévorer.
Prince , vous ferez plus qu'il n'osait espérer.
Du séjour des héros son ombre descendue ,
Sur vous en ce moment daigne arrêter la vue.
Au sentier de la gloire il vous fraie un chemin ,

Il marche à vos côtés les palmes à la main ;
Il vous parle , il vous presse ; et ce guide fidèle...

CARLOS , *dans le plus vif enthousiasme.*

Je le suis ; je me rends à sa voix qui m'appelle ,
Aux conseils de la gloire , à son accent vainqueur ,
Dans votre bouche encor plus puissant sur mon cœur.
Jouissez , s'il se peut , du pouvoir de vos charmes ,
Contre mon amour même ils vous donnent des armes.
De vos nobles transports je les vois s'embellir.
J'aime plus que jamais ,... et m'engage à vous fuir.
Oui , je vous fuis ; je vole aux genoux de mon père :
J'obtiendrai la faveur qu'Élisabeth espère.
Mon cœur , je le sens trop , aurait dû concevoir
Ce projet dont vos loix m'ont su faire un devoir.
Ma vertu n'aura rien qui ne vous appartienne ;
Mais votre âme , en tout temps , l'emporta sur la mienne.
Carlos lui rend justice et n'en est point jaloux :
Que dis-je ? il vous égale en se privant de vous.

(La suite avec une espèce de mélancolie attendrissante.)

Pardonnez cependant à ma juste tendresse
L'effroi qui , loin de vous , me poursuivra sans cesse.
Je vous laisse en des lieux d'écueils environnés ,
Parmi des cœurs cruels au soupçon condamnés.
Ici tout est sinistre , et la cour , et le trône ,
Et la religion , qui jamais n'y pardonne.
La haine y suit vos pas d'un œil fourbe et soumis.
Je crains pour vous Philippe et mes vils ennemis.
Dieu ! si de ma misère , entre nous partagée ,
Seule , en butte à leurs traits , vous demeuriez chargée !

ÉLISABETH.

Votre exil me rassure.

CARLOS.

O funeste recours ?

ÉLISABETH.

Nous cédon's au devoir.

CARLOS.

Il dut unir nos jours.

ÉLISABETH.

Fuyez d'autres malheurs.

CARLOS.

Je ne crains que le vôtre.

ÉLISABETH.

Je ne vous verrai point vivre l'époux d'un autre.
 Je m'égare. — Allez, dis-je. Achevez vos desseins ;
 Et ne reculons plus de si nobles destins.
 Adieu, Prince.

CARLOS, *avec effort.*

Ah ! fuyez. Je ne puis de moi-même.

ÉLISABETH, *en s'éloignant, et avec la
 plus noble fermeté.*

Adieu. — Jamais Carlos n'a mieux prouvé qu'il m'aime.

SCÈNE VI.

CARLOS, *seul.*

Oui, le cœur d'une femme aux vertus consacré
 Est le plus sûr flambeau d'un amant égaré.
 La reine a pu se vaincre. Imitons sa victoire.

Sauvons-nous de l'amour dans les bras de la gloire.
Je le dois.

(Alvar rentre.)

SCÈNE VII.

CARLOS, ALVAR.

CARLOS.

Viens : mon âme a besoin de tes yeux ,
Alvar. Déjà la reine a reçu mes adieux.
Elle a changé ce cœur. Mon départ , mon absence ,
Vont dans l'esprit du roi me rendre l'innocence.
Tout ce qu'à sa bonté je demande aujourd'hui ,
C'est l'honneur de combattre et de périr pour lui.
Toi , fais qu'à ses regards je puisse enfin paraître.
Alvar, je t'associe à l'exil de ton maître.
Carlos n'aura point fait deux pertes en un jour.
L'amitié dans mon sein consolera l'amour.

ALVAR.

Je bénis comme vous un exil si prospère.
Mes yeux ont du conseil vu sortir votre père :
Je cours remplir vos lois. Vous, conservez, seigneur ,
Ce beau feu dont la gloire a réveillé l'ardeur.
Affermissez un trône où le sort vous appelle.

CARLOS.

Va , dis-je , et ne crains pas que démentant mon zèle
Je m'écarte jamais des lois de la vertu.
Favorisé du sort , ou par lui combattu ,
Je n'ai d'espoir qu'en elle ; et ce cœur qu'on opprime
Aime encor mieux ses maux que le bonheur du crime.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC D'ALBE, DON GOMEZ.

GOMEZ.

Ainsi malgré leur haine, et malgré vos avis,
Ce lieu verra Philippe entretenir son fils.
J'ai précédé leurs pas. J'ose ici les attendre,
Et partage avec vous l'espoir de les entendre.
Cependant consentez que nos cœurs en ce jour,
Pleins du même intérêt, se parlent sans détour.
Ma fortune en tout temps rivale de la vôtre,
Doit nous rendre en secret ennemis l'un de l'autre;
Mais j'ai besoin de vous, et peut-être sans moi
En vain contre Carlos vous animez le roi.
Duc, si dès aujourd'hui j'invente un stratagème
Qui, trompant et le prince et la reine elle-même,
Dans un projet suspect les engage tous deux;
Vous, qui seul, à la cour pénétreriez mes vœux;
Vous, qui, de tous mes pas observateur sévère,
Ne pouvant me servir pourriez m'être contraire,
Mettez-vous à mes soins un obstacle jaloux?—
Duc, l'Infant nous perdra s'il n'est perdu par nous.

LE DUC.

Oui, je sens qu'à tous deux sa chute est nécessaire.

Mais, ainsi que nos mœurs, notre intérêt diffère;
 Et si toujours l'intrigue a su vous conserver
 Le crédit dont Carlos s'efforce à vous priver;
 Si de la ruse enfin vous attendez sa perte,
 Ne comptez pas sur moi : ma haine est plus ouverte.
 On m'a vu jusqu'ici défendre à haute voix
 Et l'église et son glaive, et le trône et ses droits.
 Carlos a bravé l'une, et pense affaiblir l'autre :
 Mon zèle éclatera — sans nuire à l'art du vôtre.
 C'est tout ce que je puis. Mais cependant, seigneur,
 Quel charme a pu du roi suspendre la rigueur ?
 A des traits si nouveaux comment le reconnaître ?
 Pour la première fois j'ai vu céder mon maître
 Aux pleurs de l'amitié que le prince aujourd'hui
 A, dans les yeux d'Alvar, fait parler devant lui.
 Quoi ! Philippe est sensible et de pitié capable ?
 Quoi ! les pleurs ont des droits sur qui juge un coupable !

GOMEZ.

Laissez-moi donc agir. L'état parle, et l'amour
 Plus fort que vos raisons va parler à son tour. —
 A son peuple, à son fils, et même à son épouse,
 Le roi déguise en vain sa passion jalouse;
 En vain aujourd'hui même il semblait s'offenser
 Des soupçons qu'en son cœur je cherchais à verser :
 Ce cœur m'était ouvert, et toute sa contrainte
 Du trait qu'il a senti n'a pu cacher l'atteinte.
 Les refus de Carlos n'ont point dû l'adoucir ;
 Il va le voir, il doute, il songe à s'éclaircir.
 Un mot peut le convaincre. — Ah ! que ne puis-je encore
 Le réduire à l'aveu des chagrins qu'il dévore !

C'en serait fait, seigneur ; et sa femme et son fils
Lui paieraient de leurs jours son orgueil compromis ;
Car c'est trop peu du prince ; Élisabeth nous gêne :
Il faut qu'un même coup les immole à ma haine.
Telle est mon entreprise : et si pour l'achever,
Nos vœux...

LE DUC.

Je puis me taire, et non vous approuver.
Je vous l'ai déjà dit, seigneur.

GOMEZ.

Et ma vengeance

N'exige rien de vous que cet heureux silence. —
Songez-vous à la vôtre ? avez-vous consulté
De la religion le vengeur redouté ?

LE DUC.

Chez le roi, dans une heure, il promet de se rendre.

GOMEZ.

Hé bien ! quoi que Carlos puisse oser ou prétendre ,
Vous, tranquille au palais, souffrez que, cette nuit,
Par mes seuls mouvemens son destin soit conduit.
Je vous en dirais plus, si je savais l'issue
Que du prince et du roi m'ouvrira l'entrevue. —
Apprenez seulement, pour ne rien hasarder,
Un soupçon que je forme et travaille à fonder.
Duc, parmi cette troupe assidue et fidèle
Des gardes que Philippe a soumis à mon zèle,
Je crois qu'à s'introduire un traître parvenu
Est ici des Flamands l'émissaire inconnu.
D'Élisabeth, dit-on, sa fortune est l'ouvrage ;
Il a d'un Espagnol le nom et le langage.

Un faux avis sans doute a pu me décevoir ;
Mais si le prince... Il vient : renfermons notre espoir.

SCÈNE II.

CARLOS, LE DUC, GOMEZ.

CARLOS, *à part, et s'arrêtant au fond
du théâtre.*

Ciel ! que vois-je ? en des lieux où j'ai cru seul paraître,
Mes plus grands ennemis ont devancé leur maître !
Quel ordre, ou quel espoir leur en ouvre l'accès ?
(Il s'approche des ministres, les observe un moment, et continue du
ton de l'ironie la plus amère.)

Votre aspect me présage un glorieux succès ;
Et près du roi sans doute embrassant ma défense,
Vous venez de vos soins me prêter l'assistance.

(Le reste au duc particulièrement.)

Duc, je vous en rends grâce, autant que je le doi.
La cour, vous le savez, n'est pas toute pour moi.
Il en est qu'ont surpris les bontés de mon père ;
Mais leur aversion me sera toujours chère :
Des cœurs nourris de sang n'attirent point mes vœux ;
Et je me haïrais si j'étais aimé d'eux.

GOMEZ.

Que dites-vous, seigneur, et que vous fait-on craindre ?
Héritier de l'empire, est-ce à vous de vous plaindre
Des avis que leur zèle a pu donner au roi ?
Leur infortune, un jour, attestera leur foi,
Prince : et si le devoir ne réglait leur conduite,
Comment d'un œil tranquille en verraient-ils la suite
Quand le sceptre en vos mains... ?

CARLOS, à *Gomez seulement.*

Vous ne le pensez pas.
Parmi mes ennemis il est des cœurs si bas,
Des mortels dont pour moi l'existence est si vaine,
Que mon profond mépris les sauve de ma haine.

(A tous deux.)

Mais parlons sans détour. Le roi jusqu'en ces lieux
Vous fait-il un devoir d'importuner mes yeux ?
Ne pourrai-je sans vous lui parler et l'entendre ?

LE DUC.

Son intérêt, seigneur, nous prescrit de l'attendre.

CARLOS.

Nous le saurons. Il vient.

SCÈNE III.

PHILIPPE, CARLOS, LE DUC, GOMEZ.

CARLOS.

Sire, avant que mon cœur
Des vœux qu'il fait pour vous laisse éclater l'ardeur,
Me sera-t-il permis d'exiger quelque marque
Des égards qu'un sujet doit au fils du monarque ?
Joindrez-vous à ma voix vos décrets absolus ?

PHILIPPE.

Je consens à vous voir. Qu'espérez-vous de plus ?

CARLOS.

Vous parler sans témoins, seigneur ; et c'est la grâce
Que de vos favoris me disputait l'audace.
Peut-être ont-ils pensé que le plus grand des rois

Ne prendrait un parti qu'appuyé de leur voix.
 Détrompez-les. Daignez vous rendre à ma prière,
 (Du ton le plus tendre, et de l'air le plus soumis.)
 Et pour mon juge ici n'admettez que mon père.

LE DUC.

Sire, à vos seules lois vos ministres soumis...

PHILIPPE.

Sortez. — On me respecte, en respectant mon fils.
 (Les ministres obéissent. Gomez en sortant jette un coup d'œil furieux
 du côté du prince, et indique par le geste qu'il va tout tenter pour
 le perdre.)

SCÈNE IV.

PHILIPPE, CARLOS.

CARLOS.

Moi, votre fils! — quel nom venez-vous de me rendre!
 Qu'après tant de rigueurs je me plais à l'entendre!
 Dans quel moment enfin plus doux, plus fortuné,
 Offrirais-je à mon roi ce sang qu'il m'a donné?

(Avec véhémence.)

Oui, l'ardeur de la gloire à vos regards m'amène,
 Seigneur. N'arrêtez plus le transport qui m'entraîne.
 A l'ombre de la cour, un indigne repos
 Fit languir trop long-temps la valeur de Carlos.
 De l'éclat des grands noms mon audace frappée
 En murmures suspects s'est peut-être échappée.
 Souffrez que je vous quitte; et dans peu votre fils,
 Aura fait confesser, même à ses ennemis,
 Que de tous vos sujets pleins d'un respect fidèle,
 Le premier par son rang, l'est encor par son zèle.

PHILIPPE.

Quel est donc ce dessein, prince ? et dans quels climats
Ce zèle autorisé conduirait-il vos pas ?

CARLOS.

Me le demandez-vous ? Aux lieux où la victoire
Avec plus de dangers peut m'offrir plus de gloire ;
Aux lieux où l'intérêt et d'un père et d'un roi
D'un succès plus utile honorerait ma foi.
De tant d'états, seigneur, dont vous tenez les rênes,
Un seul, près d'échapper à vos mains souveraines,
De ses droits violés s'arme contre vos droits :
La Flandre est un théâtre ouvert à mes exploits ;
J'irai : j'y forcerai tous les cœurs à se rendre ;
Du malheureux d'Egmont j'apaiserai la cendre.
Son sang y crie encor. Mais au lieu de bourreaux,
On verra des soldats, ... et peut-être un héros. —
Je sens que je m'emporte, et l'ardeur de vous plaire
Me fait croire....

PHILIPPE.

Écoutez. Je perce le mystère
Que cache un vain projet dont on croit m'éblouir.
Votre orgueil dès long-temps était las d'obéir.
Chez ce peuple indocile aux décrets de son maître,
Politique ennemi, vous brûlez de paraître ;
Et, de son juge enfin devenu son appui,
Vous pensez à mes lois vous soustraire avec lui.
Vous ne me trompez point.

CARLOS.

Hé, seigneur ! hé, mon père !
L'expression du cœur vous est-elle étrangère ?

Le doute éclaire un roi ; je ne puis le nier :
Mais de son propre sang se doit-il défier ?

(Après une pause préparatoire.)

Seigneur, aucun des yeux qui vous gênent peut-être
Ne compromet ici la dignité d'un maître :
D'un jour nouveau pour nous saisissons les appas.
Nous sommes seuls, seigneur ; daignez m'ouvrir vos bras.
Plus de roi ; soyez père , un fils vous en conjure.
Essayez , un instant , de sentir la nature.
Priverez-vous ce fils de tant de souverains
D'un bonheur qu'elle accorde aux derniers des humains,
Du charme universel , du droit saint et vulgaire
De rencontrer du moins un ami dans son père ?
Le mien m'abandonna jusqu'à ce jour heureux.
Ma mère est dans la tombe et se joint à mes vœux .
Sa gémissante voix vous appelle , vous crie :
« Aime pour moi l'enfant qui m'a coûté la vie . »
Dieu ! j'ai cru voir vos pleurs ! ne cachez point...

PHILIPPE, *pressé par la compassion, et
s'efforçant d'y résister.*

Mon fils !

CARLOS, *tombant aux pieds du roi.*

Ah ! mon père !

PHILIPPE, *à part.*

Où laissé-je égarer mes esprits ?

CARLOS.

Mon père !

PHILIPPE, *à part.*

Est-ce bien moi qu'on s'efforce à surprendre ?

CARLOS.

Mon père , ouvrez vos bras à l'ami le plus tendre.

(D'une voix forte, et surmontant sa pitié.)

Levez-vous; je l'ordonne, ou je quitte ces lieux. —

(Carlos se relève avec précipitation , et le roi dit les vers suivans avec un reste d'émotion qui s'affaiblit par degrés.)

Mon fils, des pleurs, sans doute, ont coulé de mes yeux.

Mais ce cœur incertain, que votre absence alarme,

Ne vous en croira pas sur la foi d'une larme.

Remettons nos esprits, pour écouter la voix

De la seule raison, souveraine des rois;

Et vous laissant enfin guider par mes lumières,

Méritez qu'à mon tour je cède à vos prières.

(Il prend un maintien plus calme, et il doit, dans le reste de cette tirade, allier à une sorte de dévotion hypocrite l'air de vouloir pénétrer dans le cœur de son fils.)

Depuis douze ans je règne, et rends grâce aux destins

Qui de sceptres sans nombre ont enrichi mes mains;

Mais, prince, à m'agrandir quelque soin que j'applique,

Moins fier de mon pouvoir que du nom catholique,

Je dois au saint pontife, au monde, à mes aïeux,

D'être digne, avant tout, d'un nom si glorieux,

Et d'honorer l'emploi de ces juges austères

A qui Rome a commis ses rigueurs salutaires. —

Vous, dont l'aveugle orgueil s'obstine à les haïr;

Vous, né pour commander,... mais fait pour m'obéir,

Prince, allez voir leur chef; quelque pieux hommage

De vos torts aisément réparera l'outrage.

De leur haine affranchi, ménagez avec soin

Deux sujets éprouvés dont Philippe a besoin.

(Il doit marquer le vers suivant.)

Et si de vos refus la cause est innocente,

Acceptez le beau nœud que l'hymen vous présente.

Dans mon âme, à ce prix, vous obtenez des droits ;
Je bannis mes soupçons, et permets vos exploits.

CARLOS.

(il se tait un moment, et laisse voir l'effort qu'il se fait pour répondre avec modération.)

S'il était vrai, seigneur, qu'en secret mon absence
D'un coupable succès m'eût offert l'espérance,
A ces conditions vous me verriez partir
Et je vous trahirais jusqu'à vous obéir.
Certes, du rang de prince un assez long usage
M'en ferait au besoin saisir tout l'avantage.
La faveur d'un regard, d'un mot, d'un doux accueil,
Des cœurs que j'effarouche apprivoisant l'orgueil,
Est un piège où bientôt j'engagerais peut-être
Ces tigres caressés par le fils de leur maître ;
Et l'art de présenter son front sous un faux jour
N'est pas une vertu qu'on ignore à la cour.
Mais je cherche un triomphe obtenu sans bassesse.
Loin du cœur de Carlos cette indigne faiblesse
De mendier ma gloire aux pieds du vil mortel
Qui d'horribles bûchers entoure ici l'autel,
Dont le glaive envahit les droits du diadème,
Et sappe, en la vengeance, la religion même ! —
Quant à vos favoris, je ne saurais penser
Qu'un père ait devant eux prétendu m'abaisser.
Vous m'éprouviez, seigneur, et j'ai dû le comprendre.
Toutefois, permettez qu'un fils vous fasse entendre
Que s'il faut les flatter, ou subir le trépas,
Un mot me sauvât-il, ... je ne le dirai pas.

PHILIPPE.

Prince !

CARLOS.

A ce franc aveu montrez moins de colère.

(La suite avec beaucoup de ménagement et de respect.)

Il est d'autres refus plus faits pour vous déplaire,
Seigneur; et je n'attends que de votre bonté
Le généreux pardon de ma témérité.

(Philippe observe son fils avec plus d'attention que jamais.)

Sur l'hymen qu'on m'impose il faut que je prononce. —
Jadis, l'obéissance eût été ma réponse;
Mais, de soins et d'ennuis surchargé chaque jour,
Mon cœur n'a plus de place à donner à l'amour.

(Philippe, à ce dernier vers, montre, par un mouvement très-marqué, sa colère et ses soupçons.)

Souffrez, sans m'asservir à des nœuds que j'abjure,
Qu'il soit tout à la gloire et tout à la nature.

(Philippe, qui durant le cours de ces deux derniers vers a préparé sa sortie, jette sur son fils un coup d'œil d'indignation, et le quitte sans lui répondre.)

SCÈNE V.

CARLOS, *seul*.

Voilà mon père. — O honte! ô dernier coup du sort!

Il fuit; et son silence a prononcé ma mort. —

Mais quel doute effrayant aggrave encor ma peine!

Ai-je dans ma ruine enveloppé la reine?

Le ciel a-t-il permis qu'un mot mal entendu

Ait aux soupçons du roi livré tant de vertu?

Qui m'en éclaircira? — Je suis seul. — Ma disgrâce

Agit sur tous les cœurs, les écarte ou les glace;

Aucun d'eux aujourd'hui ne m'est-il donc resté?

Hélas! j'en avais tant dans ma prospérité!

Je n'en ai plus. — Hé bien! à toi seul je m'adresse,

Récours des opprimés que l'univers délaisse,
 Dieu, reçois tout mon sang, mais épargne à ce prix
 L'innocente beauté dont Carlos fut épris!
 N'enlève pas au trône une vertu si rare!
 Grand Dieu! ma voix t'implore en ce palais barbare
 Où tu m'as vu sans fruit tomber aux pieds du roi;
 (Il s'agenouille en prononçant le vers qui suit.)
 Où mon genou du moins peut fléchir devant toi;
 Où je me flatte encor qu'en voyant ma misère,
 Tu n'auras point pour moi l'âme et l'œil de mon père!
 (Il entend du bruit, et voyant venir Alvar, il se relève avec transport.)
 Dieu juste! oui, tu m'entends; et ce cœur raffermi
 Reconnaît tes bienfaits à l'aspect d'un ami.

SCÈNE VI.

CARLOS, ALVAR.

ALVAR, *arrivant avec précipitation.*

Prince, un moment plus tard votre perte est certaine.
 Je crains pour vous...

CARLOS, *très-vivement.*

Ami, parle-moi de la reine.

N'as-tu pas vu Philippe? un sentiment jaloux
 N'arme-t-il point contre elle et sa haine et ses coups?
 L'auguste Elisabeth en sera-t-elle atteinte?
 Laisse là mes périls, et dissipe ma crainte.

ALVAR.

Ah! fuyez, s'il se peut, seigneur; et dès ce jour
 Échappez aux écueils de cette horrible cour.
 Votre intérêt l'ordonne, et celui de la reine. —

Élisabeth et moi, dans l'enceinte prochaine,
Nous venions de vos vœux attendre le succès :
Un autre espoir sans doute y conduisait Gomez.
Là, d'un zèle attentif empruntant l'apparence,
Le perfide, à plaisir, troublait notre espérance.
J'ignore, en nous parlant, quels desseins à nos yeux
Sa haine enveloppait d'un front mystérieux ;
Mais il m'a fait trembler que Philippe inflexible
Ne signât cette nuit votre perte infaillible,
Et que, l'amour dictant un arrêt si fatal,
Il ne le prononçât moins en roi qu'en rival.

CARLOS.

Traître ! — Et devant la reine il tenait ce langage ?

ALVAR.

Oui, prince ; et tout à coup, confirmant son présage,
Le roi qui vous quittait s'est offert devant nous.
Ciel ! de quel œil farouche et brûlant de courroux
Il a d'Élisabeth contemplé les alarmes !
Qu'il s'est d'un pas rapide éloigné de ses larmes !
Comment interpréter quelques ordres secrets
Qu'il a, d'une voix sourde, adressés à Gomez ?
J'en attendais l'effet. Le roi, plein de sa haine,
Précipitait au loin sa démarche incertaine,
Quand nos yeux sur sa trace ont vu ce fier mortel,
Ce chef d'un tribunal érigé sur l'autel,
Qui, suivi du duc d'Albe, et mandé par son maître,
S'enfermait avec eux pour vous juger peut-être.
Et moi, prince, tandis qu'Élisabeth en pleurs
Pense auprès d'un perfide éclairer ses terreurs,
Sans perdre en vains retards le moment qui nous reste,

Je viens vous arracher de ce palais funeste.

Fuyons : la nuit est proche, et mes secours sont prêts.

CARLOS.

Inutile vertu, ce sont là tes succès!—

Qu'en peu de temps, Alvar, ma fortune est changée!

Aux plus nobles efforts mon âme encouragée

Me promettait naguère un départ glorieux;

Et voici qu'en coupable il faut quitter ces lieux!—

Ah! du moins, si je fuis, la reine en est la cause!

Ma mort ou ma présence également l'expose.

L'une éteindrait ses jours; l'autre alarme sa foi.

Tu me connais, Alvar; j'aurais vu sans effroi

Ce trépas préférable au sort qui m'humilie :

(Avec effort et dévouement.)

L'amour parle, il suffit; j'aurai soin de ma vie.

Allons.—Que dis-je, ami! par où fuir mes revers?

Qui défendra nos pas de mille écueils couverts?

Doutes-tu, si ma perte est ici résolue,

Que la haine n'y veille et ne m'y garde à vue?

Tu frémis. Ton ardeur accuse mes délais.

Mais je ne sais quel dieu m'enchaîne à ce palais,

Me dit qu'à mes bourreaux mon départ favorable...

Ciel! que nous veut ce garde?

SCÈNE VII.

CARLOS, ALVAR, FERNAND.

FERNAND.

Un ordre irrévocable,

Prince, ici vous arrête et vous livre à ma foi.

CARLOS.

Hé bien, Alvar?

FERNAND.

Cet ordre est un bonheur pour moi ;
Et dût-on m'en punir par une mort cruelle ,
Si pour vous sauver , prince , il ne faut que mon zèle...

ALVAR, * *très-vivement.*

Achève , il se pourrait!... parle.

FERNAND, *au prince.*

Dès cette nuit ,
Je vous laisse échapper au malheur qui vous suit.

CARLOS.

Quel es-tu ? qui t'inspire une si noble audace ?

FERNAND.

Nul ne sait en ces lieux mon pays ni ma race.
Placé près de Philippe , à sa garde attaché ,
Sous le nom de Fernaud mon vrai nom s'est caché.
Mon poste est le bienfait d'une main protectrice ,
D'un cœur aux malheureux en tous les temps propice ,
Et qui , sans me connaître , a relevé mon sort.
C'est aussi sa bonté qui prévient votre mort.
Oui , prince , à peine instruit de l'ordre impitoyable
Dont me charge un hasard à ses soins favorable ,
Ce cœur tremblant pour vous du dernier des revers ,
M'a fait savoir sa crainte,...et je brise vos fers.

CARLOS.

Hé ! quelle âme à la cour s'attache à ma misère ?

FERNAND.

Ne m'interrogez pas ; j'ai promis de me taire.

(Ici le prince regarde Alvar , et tous deux se témoignent leur méfiance.)

Mais quoi! vous balancez, seigneur! et vos soupçons
De l'infortune, hélas! sont les tristes leçons.
Il faut les dissiper; il faut que ma franchise
D'un gage indubitable à vos yeux s'autorise.

(Il regarde autour de lui, de l'air d'un homme qui craint d'être observé; et se rassurant, il s'approche du prince et lui dit à voix basse, mais avec action :)

Recevez donc sur l'heure, au nom de mon pays,
Au nom de tous nos droits que Philippe a ravis,

(Montrant Alvar.)

Recevez, sous les yeux de cet ami fidèle,
Ma foi, mon juste hommage et les vœux de mon zèle.
Des états de la Fandre opprimés comme vous
Un secret émissaire embrasse vos genoux.

CARLOS, *craignant qu'on ne le voie, et l'empêchant
de tomber à ses pieds.*

Ah! que fais-tu?

FERNAND, *avec chaleur et rapidité.*

Cher prince, armez-vous de courage:
Du ciel dans mes destins reconnaissez l'ouvrage.
Tandis qu'un roi parjure, au mépris des sermens
Que votre illustre aïeul fit jadis aux Flamands,
Chargeait d'impôts ce peuple et nous donnait pour maître
Un sénat d'assassins présidés par des prêtres;
Chez notre oppresseur même, à sa cour, près de lui,
J'ai su, dans mes malheurs, me former un appui.
J'y possède, inconnu, ce nom, cet heureux titre
Qui me rend de vos pas et le garde et l'arbitre.
Eh! quel autre qu'un dieu qui combattait pour nous,
A travers tant d'écueils m'eût conduit jusqu'à vous?
Mais ne différez plus; nos peuples vous attendent;

Arrnés contre Philippe , à vous seul ils se rendent.
Est-ce assez vous convaincre et fonder notre espoir ?
Faut-il une autre preuve ? elle est en mon pouvoir.

(Avec plus de mystère.)

Ce sein cache un traité dont vos yeux vont s'instruire,
Si dans des lieux plus sûrs vous daignez m'introduire.
Votre austère vertu peut le désapprouver ,
Il peut me perdre enfin :... pourrai-je vous sauver ?

CARLOS.

(Avec une confiance entière , mais précédée d'un peu de réflexion.)

Citoyen valeureux , je consens à te suivre.
L'intérêt du roi même entre tes mains me livre.
Oui , l'espoir d'accorder sa puissance et vos droits ,
Mort au sein de Carlos , s'y réveille à ta voix.
Mon aïeul vous aime ; votre amitié m'est chère :
Je recevrai vos cœurs pour les rendre à mon père. —
Ne crois pas cependant , si quelque obstacle encor ,
Trompant ici ton zèle , arrêta notre essor ,
Que j'abandonne en lâche à Philippe en furie
Le secret des Flamands que ta foi me confie.
Viens. Sous des murs discrets , avant que de partir
Voyons à leur traité si je dois consentir.
Sur mon sort , sur mes vœux tranquillisons la reine. —
Et toi ; si la vertu n'est pas une ombre vaine ,
Ciel ! permets son triomphe , et qu'en dépit du roi ,
Le chemin de l'honneur s'ouvre encor devant moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Cet acte se passe dans la nuit.)

ÉLISABETH, *seule.*

Où vais-je ? et qu'ai-je fait ? Sur la foi d'Eugénie
Le courageux Fernand m'aura-il bien servie ?
Ai-je sauvé le prince ? ou mes soins indiscrets
L'ont-ils du coup mortel approché de plus près ?
Eh ! que peut la prudence où la terreur décide ?
Je croyais voir déjà son monarque rigide ,
Au gré du tribunal dont le pouvoir cent fois
Sous l'orgueil de la pourpre a fait pâlir les rois ,
Étendre un fer sacré sur sa tête adorée.
La pitié m'inspira : m'aurait-elle égarée ?
Je lui prête , sans doute , un dangereux appui ;
Mais je l'exposais trop en n'osant rien pour lui.
Quand pourrai-je être instruite ?...

SCÈNE II.

ÉLISABETH, EUGÉNIE.

ÉLISABETH.

Ah ! viens calmer mon âme.

Carlos?...

EUGÉNIE.

De ce palais il vient de fuir , madame ;
Et déjà loin du coup qui devait l'accabler...

ÉLISABETH.

Ce n'est donc que pour moi qu'il me reste à trembler :
Je respire.

EUGÉNIE.

Oui , madame , on poursuit votre ouvrage ;
De mes yeux attentifs j'en crois le témoignage. —
J'ai frémi , je l'avoue , alors que de l'infant
Gomez soumit les pas aux regards de Fernand ,
Que ce choix , à vos soins propice en apparence ,
Ne fût un piège affreux tendu par la vengeance.
Vous n'aviez point ce doute : une plus grande horreur ,
Des dangers plus prochains vous cachaient ma terreur.
Mais j'ai rempli vos vœux , malgré mon trouble extrême.
Je ne crains plus le roi , Gomez , Fernand lui-même ,
Puisqu'enfin...

ÉLISABETH.

Non , Fernand n'a point dû me trahir.
Tu sais qu'à mes bontés le hasard vint l'offrir.
J'étais loin de prévoir que sa reconnaissance
Dût jamais d'un tel prix payer ma bienfaisance.
L'intérêt dans mon cœur ne la lui vendit pas ;
Et voilà les bienfaits qui ne font point d'ingrats. —
Mais , réponds-moi. Carlos , au gré de mon envie ,
Ignore-t-il la main qui lui sauve la vie ?

EUGÉNIE.

Ses yeux ne m'ont point vue , et mon zèle discret

Aux regards de Fernand n'a paru qu'en secret.
 Fernand respectera ce scrupule sévère
 Qui de vos tendres soins fait au prince un mystère ;
 Mais avant de partir, madame, il m'a laissé
 Cet écrit par Carlos à vous seule adressé ;
 Et, pour hâter leur fuite, il m'a fallu promettre
 Que mes fidèles mains vous remettraient sa lettre.

ÉLISABETH.

Donne. A l'entendre ençor je veux bien consentir :
 D'un malheureux amour c'est le dernier soupir.

(Elle lit.)

- » J'étouffe, à votre exemple, une ardeur criminelle.
- » Oubliez-moi. Je pars ; et presque au même instant
- » Du plus fatal traité je reçois la nouvelle.
- » Si je veux des Flamands épouser la querelle,
- » Ils m'en nomment d'arbitre , et leur sceptre m'attend.

(Elle s'arrête, et dit avec indignation :)

Ciel !

(Elle continue de lire.)

- » Cachez bien au roi ce billet important.

(Le reste avec une joie très-marquée.)

- » Vos leçons, toutefois, vivent dans ma mémoire ;
- » Pour l'état et pour lui je cours les signaler.
- » Vous, rendez à son cœur, fier un jour de ma gloire,
- » Cette paix qu'en notre âme il se plut à troubler. »

(Avec transport.)

Hé bien ! chère Eugénie, un cœur si magnanime

A-t-il assez du mien justifié l'estime ?

Quel départ ! — quel écrit ! qu'il est plein de sa foi !

Pourquoi me défend-il de le montrer au roi ?

D'où vient qu'il se dérobe une preuve assurée

Du zèle?...

(Jetant les yeux sur la lettre du prince, encore ouverte, mais ne les y
 laissant que le temps qu'il faut pour indiquer au spectateur qu'elle
 n'en a pu relire que le commencement.)

Ah ! je l'entends ; ces mots m'ont éclairée.
 L'aveu de notre amour, que contient cet écrit,
 Aura sur mes périls alarmé son esprit.
 C'est pour moi qu'il s'oublie, et c'est ainsi qu'il m'aime ! —
 Mais apprends un dessein qu'il avouerait lui-même.
 Sa fuite à l'accomplir enhardit ma candeur.
 Chère Eugénie ! au roi je veux ouvrir mon cœur,
 Et des yeux d'un époux instruit de ma faiblesse,
 M'entourer, me combattre, et me vaincre sans cesse.
 O devoir ! ô vertu ! que ce cœur égaré
 Se range avec plaisir sous votre joug sacré !
 Que la paix qui vous suit est consolante et pure !
 Vous éteignez mes feux ; vous fermez ma blessure.
 Carlos, en s'échappant de ce fatal séjour,
 Emporte au loin ma crainte et m'arrache à l'amour. —
 Viens m'aider, Eugénie, à soutenir ma joie ;
 Viens... Mais quel est ce bruit ? que faut-il que j'en croie ?
 Il redouble ; on s'avance. — Ah ! cruelle, tes yeux
 Se sont-ils abusés sur l'objet de mes vœux ?
 Je rentre au sein des maux dont je sortais à peine.

(Carlos paraît , tout en désordre , l'épée à la main , de l'air d'un
 homme qu'on poursuit et qui se défend.)

SCÈNE III.

ÉLISABETH, CARLOS, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Est-ce vous que je vois tout pâle et hors d'haleine,
 Prince ? pourquoi ce fer ? quel sang rougit vos mains ?
 Fuyez.

CARLOS, *d'une voix entrecoupée.*

Non. — Ce palais est rempli d'assassins. —

Un traître... Ah! je succombe à l'horreur qu'il m'inspire.

(Il s'assied.)

ÉLISABETH, *à part.*

Dieu puissant! que prévois-je? et que va-t-il me dire?

CARLOS.

Vous connaissez mon père, et quels horribles coups

M'apprêtait dès long-temps son injuste courroux.

Il peut frapper; ma mort semble enfin légitime. —

Enfin mes ennemis m'ont su forger un crime.

ÉLISABETH.

Quoi! l'audace et la fourbe?..

CARLOS.

Oui, — daignez m'écouter.

(Il est assis durant toute cette narration, qu'il fait d'une voix étouffée, et haletant de fatigue et de colère.)

Philippe, avant la nuit, m'avait fait arrêter.

Mon garde, au même instant, dans sa pitié séduite,

Cède aux conseils d'un traître et m'engage à la fuite. —

Condamné par vous-même à ne vous voir jamais,

Je vous écris; je sors; j'observe ce palais.

Point de gardes épars; nul témoin, nul indice

De mes vils surveillans n'y trahit l'artifice;

Et plus j'y marche enfin, plus j'ose me flatter

Qu'une main secourable a su les écarter. —

Déjà quelques amis qui me servent d'escorte

Du palais sous mes pas font abaisser la porte;

Déjà nous arrivons, pas cent détours obscurs,

Aux lieux où de Madrid se terminent les murs.

Là, d'assassins cachés des torrens m'investissent.

Alvar me devançait; mon garde qu'ils saisissent

Va se perdre en ces flots précipités sur nous. —
Je me vois seul, madame, en butte à tous les coups.
Seul, j'ose les braver; mais mon audace est vaine.
Le nombre m'enveloppe; on me pousse, on m'entraîne
Jusque dans ce palais, vers ce lieu retiré,
Voisin de votre asile au repos consacré.
C'est ainsi qu'à mon père ouvertement rebelle,
Misérable jouet des avis d'un faux zèle,
Sans pouvoir en nommer l'auteur pernicieux,
Je viens mourir, madame, et mourir sous vos yeux.

ÉLISABETH, *avec éclat.*

Ah! tout est éclairci! frappez, tranchez ma vie.
Votre fuite est mon crime, il faut que je l'expie.
Je vois trop qu'à sa fourbe employant mon effroi,
Gomez me perd par vous, comme il vous perd par moi.
C'est lui dont à mes yeux l'inimitié subtile
Ne vous donna qu'un garde à mes ordres docile;
C'est par lui qu'entouré des pièges du trépas,
Nuls témoins au palais n'ont éclairé vos pas;
Et lorsqu'à vous servir je me suis résolue,
C'est lui qui m'a trompée, — et c'est moi qui vous tue.

CARLOS.

(Il se lève.)

Vous? — Ah! que cet aveu, qui m'apprend vos bontés,
M'eût fait chérir les coups qu'un traître m'a portés,
Si tant de soins perdus n'exposaient que ma vie! —
Mais, que dis-je! à mes maux nul danger ne vous lie.
Mon sang pourra suffire; et le roi...

ÉLISABETH, *l'interrompant avec chaleur.*

Non, seigneur.

J'ai hasardé Carlos; j'ai comblé son malheur:

Hé bien ! dans eet abîme où j'ai pu le conduire ,
Il faut que mon secours me jette , ou l'en retire.
Le ciel, le juste ciel m'en présente l'espoir.

CARLOS.

Eh ! que vous preserit-il, madame ?

ÉLISABETH.

Mon devoir.

On la verra, seigneur, cette lettre où votre âme
Grave en traits si frappans la vertu qui l'enflamme.
Ce témoin d'une foi reconnue à jamais
Va détromper Philippe et confondre Gomez.
Voilà, n'en doutez pas, le vengeur qu'il faut prendre.
C'est par vos seuls secours que je puis vous défendre :
Refus, craintes, périls, rien ne doit m'étonner.

CARLOS, *la retenant.*

Arrêtez ; quel dessein !

ÉLISABETH.

Qui peut m'en détourner ?

CARLOS, *avec la plus grande force.*

Moi ; que ce vœu rempli couvrirait d'infamie ;
Moi, qui, même à vos yeux, m'arracherais la vie,
Si le gage innocent que vous laissait ma foi
Livrait la Flandre entière aux fureurs de son roi. —
Où vous égare, ô ciel ! votre pitié funeste ?
Songez-vous quels traités cet écrit manifeste ?
Songez-vous que Carlos, s'ils n'ont pu l'éblouir,
S'il les désapprouva, ne doit point les trahir ?
Quoi ! (sans sauver, peut-être, un prince misérable)
Vicillards, femmes, enfans, tout ce peuple innombrable,
Qui, d'un sceptre de fer depuis long-temps frappés,

Redemandaient leurs droits par Philippe usurpés,
 Réduits au choix affreux du malheur ou des crimes,
 D'un intérêt d'amour deviendraient les victimes! —
 Vous, reine; et moi, sujet, mais fils d'un souverain,
 Quels jours nous seraient chers au prix du sang humain?
 Votre œil s'est-il fixé sur cette horrible image?

ÉLISABETH.

Ciel!

CARLOS.

Je vous vois frémir; frémissez davantage.
 Ce peuple, à qui ma lettre enverrait le trépas,
 Vous l'assassineriez, lorsqu'il me tend les bras;
 Lorsque dans mes revers l'amitié qu'il me jure
 Fait ce qu'au cœur du roi n'a point fait la nature. —
 Ah! quand votre douleur s'intéresse à mes jours,
 Je sens trop qu'il m'est dur d'en voir finir le cours;
 De mon sang, près de vous, l'amour me rend avare :
 Mais l'amour n'apprend pas à devenir barbare ;
 Et s'il faut qu'à vos soins je renonce aujourd'hui,
 C'est pour ne profaner ni mon malheur ni lui. —
 Reine, vous m'approuvez; votre grand cœur m'écoute.

ÉLISABETH.

Et cependant, Seigneur, vous mourez !

CARLOS.

Où, sans doute,
 Je meurs, mais en héros de sa gloire jaloux ;
 Je meurs, mais digne au moins d'avoir vécu pour vous.
 (Du ton le plus tendre.)
 Gardez donc, j'y consens, ô moitié de ma vie!
 Le dangereux écrit que Carlos vous confie.
 Il vous rappellera, quand je ne serai plus,
 Ce cœur sensible et pur qui vous doit ses vertus.

Mais aux regards du roi jurez de le soustraire. —
 Ah ! loin de l'irriter, fléchir sa haine austère,
 Et, du joug catholique adoucissant le faix,
 N'enchaîner tous les cœurs que du nœud des bienfaits,
 Voilà l'emploi d'une âme et si noble et si tendre.
 C'est du bonheur d'autrui que le sien doit dépendre.
 Régnerez ; et que Carlos , à l'échafaud traîné ,
 De sa vertu sans tache y monte accompagné. —
 Je crains pour elle encore ; excusez ce langage ,
 Madame , et qu'au secret un serment vous engage.

ÉLISABETH.

Votre honneur m'est sacré ; vous m'en laissez le soin ;
 De mes sermens , ingrat , avez-vous donc besoin ?

CARLOS , *avec transport.*

Non , j'en crois ce reproche , et vais mourir sans peine.

ÉLISABETH.

Cruel , cachez du moins votre joie inhumaine.
 Prétendez-vous aussi que , contre vos malheurs ,
 Je n'ose aux pieds du roi vous armer de mes pleurs ?
 Il est d'autres aveux que je prétends lui faire ,
 Qui sont à moi , barbare , et qu'en vain je diffère.
 Sans doute il va venir ; il vous cherche ; et ces lieux
 Doivent moins que jamais vous offrir à ses yeux.
 Aux forfaits dont Gomez nous noircit l'un et l'autre ,
 N'ajoutons point ici ma présence et la vôtre ;
 Éloignons-nous , cher prince ; et calmant vos esprits ,
 Comptez sur le secret que je vous ai promis. —
 Moi , près de mon époux votre intérêt me guide.
 Je cours de ce pas même...

SCÈNE IV.

PHILIPPE, ÉLISABETH, CARLOS,
GOMEZ, EUGÉNIE, GARDES.

PHILIPPE.

(Du moment où Philippe entre sur la scène, il doit témoigner une colère qui s'accroît par degrés, jusqu'à l'instant de son explosion en présence du duc d'Albe.)

Arrêtez ce perfide,
Gardes ; qu'on le désarme.

CARLOS.

Ils l'oseraient en vain.
Ce fer ne doit, seigneur, passer qu'en votre main.
Qu'il étouffe en mon sang votre haine implacable.

PHILIPPE.

C'est au glaive des lois qu'appartient un coupable
On vous jugera , prince.

(Il reçoit l'épée du prince, et la remet à Gomez.)

ÉLISABETH.

Ah ! Philippe, écoutez !..

CARLOS.

N'opposez point d'obstacle à ses vœux irrités,
Madame.

(Aux gardes du roi qui l'ont entouré.)

Et nous, marchons. Le trépas que j'espère
Est le premier bienfait que j'obtiens de mon père.

(Il sort. Une partie des gardes le suit.)

PHILIPPE.

Vos jours m'en répondront , gardes.

SCÈNE V.

PHILIPPE, ÉLISABETH, EUGÉNIE,
GOMEZ, GARDES.

PHILIPPE.

Et vous, Gomez,

Éclairez mes regards sur ses plus noirs projets.
Si toujours la clémence a fléchi ma colère
Quand ses témérités n'offensaient que son père,
L'intérêt de l'Espagne arme aujourd'hui mon bras.
Sachez si vers la Flandre il dirigeait ses pas;
Et contraignez Fernand, par les plus durs supplices,
A découvrir son crime... et surtout ses complices.

(Gomez sort.)

SCÈNE VI.

PHILIPPE, ÉLISABETH, EUGÉNIE,
GARDES.

ELISABETH, *avec éclat, et tombant aux pieds
du roi.*

Ne cherchez pas plus loin; vous en voyez l'auteur.
Mais avant de frapper, entendez-moi, seigneur.
Le désespoir m'anime; il surmonte la crainte
Qui toujours devant vous tint mon âme en contrainte.
Vos yeux vont en percer les plus sombres replis.
Je vais...

PHILIPPE, *la relevant avec fureur.*

Cessez, madame, et servez mieux mon fils.
Vous augmentez son crime en osant le défendre.

(Il s'approche de l'oreille d'Élisabeth , et lui dit d'une voix sourde ,
mais terrible :)

C'est d'un amant jaloux que son sort va dépendre.
A quel aveu m'abaisse un indigne transport!
Vous me l'avez surpris : c'est l'arrêt de sa mort.
Sortez.

ÉLISABETH.

Trop tard , hélas ! l'innocence connue...

PHILIPPE.

Gardes , qu'à l'instant même on m'épargne sa vue.

ÉLISABETH , *en sortant.*

Malheureuse !

(Le reste des gardes suit la reine.)

SCÈNE VII.

PHILIPPE , *seul.*

Oui , parjure , oui , c'est l'amant jaloux
Qui du maître offensé détermine les coups.

(Il se laisse tomber sur un siège. Le duc paraît au fond du théâtre.)

Qui s'avance en ces lieux ? qui vient gêner ma rage ?

SCÈNE VIII.

PHILIPPE , LE DUC.

PHILIPPE , *se levant avec vivacité , et faisant quelques pas vers le duc , qui semble vouloir se retirer.*

Me fuyez-vous , duc d'Albe , au moment qu'on m'outrage ?

(Le duc s'avance.)

Duc , suis-je assez trahi ?

LE DUC.

Votre fils révolté

Tentait de se soustraire à votre autorité.
C'est tout ce qu'on m'apprend.

PHILIPPE.

Vous ignorez son crime. —

La reine... un même esprit tous les deux les anime :
La reine l'aime.

LE DUC.

O ciel! qu'osez-vous présumer?

PHILIPPE.

Ce que ses pleurs ici m'ont trop su confirmer.

LE DUC.

Seigneur, vengez l'état ; mais rejetez l'injure
D'un soupçon...

PHILIPPE.

Votre doute irrite ma blessure.

Que leur sang, qu'un supplice épouvantable, affreux !..

LE DUC.

Qu'entends-je? et quels transports étrangers à mes yeux !
Philippe, est-ce bien vous qui, maître de vous-même...

PHILIPPE.

Non, c'est un homme en proie au désespoir extrême:

Duc, mon cœur va s'ouvrir. Dans l'abîme où je suis,

Qu'espéré-je, après tout, en cachant mes ennuis?

* Que m'importe et ma gloire et cet art si pénible

* De masquer ses tourmens d'un front calme et paisible?

* Quoi que feignent les rois, tôt ou tard découverts,

* Leurs cœurs n'échappent point aux yeux de l'univers.

On m'a vu, jusqu'ici déguisant ma tendresse,

D'un maître avec la reine affecter la rudesse;

Hé bien ! mes feux couverts en redoublaient d'ardeur.
 J'adorais ma victime , et je sens que mon cœur
 Vers elle encore ici s'élance en traits de flamme. —
 Une femme à ce point peut donc changer notre âme ,
 Et ravalier Philippe à ces vils sentimens ,
 A ces dépits honteux des vulgaires amans !
 C'est peu de ma faiblesse , il faut donc qu'on la sache !
 Je lui vendrai bien cher l'aveu qu'elle m'arrache.
 Il la perdra. — Qui ? moi ! je pourrais déchirer !...
 Tout son cœur à mes yeux cherchait à se montrer.
 Vous même avez cru voir qu'un motif moins coupable...
 Parlez : faites-moi perdre un soupçon qui m'accable. —
 Trompez-moi : j'y consens.

LE DUC.

Vous ne le craignez pas ,

PHILIPPE.

Mais vous la défendiez. Vous blâmiez mes éclats. —
 Oui , j'aurais dû l'entendre , et percer le mystère
 Des aveux importans qu'elle est prête à me faire.
 Il en est temps encor.

LE DUC.

Quoi?...

PHILIPPE.

Qu'on l'amène ici.

Vous-même, allez...

SCÈNE IX.

PHILIPPE, LE DUC, GOMEZ.

GOMEZ.

Seigneur , mon zèle a réussi.

Alvar , qui de son prince accompagnait la fuite ,

De nos yeux , il est vrai , trompe encor la poursuite :
Mais Fernand les éclaire.—En se hâtant de fuir ,
Aux vœux d'Elisabeth il n'a fait qu'obéir.—
Achèverai-je , ô ciel ! dans ma surprise extrême ?
Sire..

PHILIPPE.

Hé bien ?

GOMEZ.

Ce Fernand , que la reine elle-même ,
Auteur de sa fortune , a placé près de vous ,
Est un de ces Flamands échappés à vos coups ,
Qui , pour les intérêts de ce peuple infidèle ,
De votre fils , sans doute , a corrompu le zèle.
Un des miens , cette nuit , l'a vu quitter Carlos ;
Et s'il existe entre eux de plus sombres complots ,
Tout me force à penser qu'un écrit dont ce traître
S'est chargé pour la reine en instruirait mon maître.

PHILIPPE.

Un écrit ! quoi , la reine....

GOMEZ.

Il doit être en sa main.

PHILIPPE, *avec une colère concentrée.*

C'en est assez.

LE DUC, *avec une franchise rude.*

Seigneur , leur accord est certain :
Mais l'arrêt de mon roi contre un prince rebelle
Aurait dû précéder cette affreuse nouvelle.

PHILIPPE.

(D'un ton fier et sévère.)

(A part.)

Il peut la suivre , au moins.—Je respire : et mon cœur

Vient de se reconnaître à sa sourde fureur.

Cet écrit fixera le sort de ce que j'aime.—

(Au duc.)

Au sacré tribunal volez de ce pas même,

Duc. Informez ses chefs qu'on peut juger mon fils.

Du sceau de ma puissance imprimez leur avis.

(A Gomez:)

Que la reine, ignorant l'ordre que je leur donne,

A l'espoir du pardon, s'il se peut, s'abandonne.

Cachez-lui que j'ai su, par des rapports certains,

Qu'un écrit de Carlos a passé dans ses mains.

Le reste me regarde.—

(Il fait signe à Gomez de s'éloigner; et attirant le duc sur le bord du théâtre, il lui dit d'un ton mystérieux et menaçant :)

Et vous, à qui mon âme

Laissa voir tout l'excès de sa jalouse flamme,

Si Philippe, une fois, n'a pu se contenir,

Duc, perdons-en tous deux le fatal souvenir;

Ou craignez ce moment, saisi par vous peut-être,

Qui vous rendit témoin des faiblesses d'un maître.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLOS, UN GARDE; d'autres GARDES.

CARLOS, *au Garde.*

Est-ce enfin au tombeau que vous guidez mes pas;
Ou dois-je encor long-temps mendier le trépas?
Quoi qu'on vous ait prescrit, vous pouvez m'en instruire.

LE GARDE.

Près de ce lieu, seigneur, chargé de vous conduire,
J'attends qu'un môt du roi m'explique ses desseins.
Mais ma vive douleur vous dit cé que je crains.

CARLOS.

Ne peut-on m'éclairer sur le sort de la reine?

LE GARDE.

Non; et sa destinée est toujours incertaine,
Seigneur.

CARLOS.

Ah! si du moins les ombres de la nuit
Pouvaient soustraire Alvar à la mort qui le suit!

LE GARDE.

Hé bien! à vos regrets mêlez donc quelque joie.
Le ciel dérobe Alvar aux maux qu'il vous envoie;

Et d'objets plus cruels les ministres frappés,
A découvrir ses pas ne sont plus occupés.

CARLOS.

Puissent les justes cieux récompenser son zèle !
C'est le seul courtisan que j'éprouvai fidèle.
Oui, j'avais un ami.

(Ici tous les gardes s'approchent du prince, l'entourent, et lui donnent des marques de leur pitié.)

Je vous vois fondre en pleurs.

Vous comparez sans doute à l'éclat des grandeurs
A ces biens dont le sort environnait ma vie,
Le supplice où je cours, les affronts que j'essuie.
On nous plaint d'autant plus qu'on nous croyait heureux !
Et du trône au cercueil le chemin semble affreux.
Il ne l'est point pour moi : les maux où je succombe
M'ont fait d'un œil tranquille envisager la tombe.
Dès long-temps mes esprits sont faiblement touchés
De tous ces vains honneurs à mon rang attachés.
J'en ai vu les biens faux et les peines réelles. —
Il est, je l'avourai, des pertes plus cruelles.
L'amitié, les doux nœuds des cœurs qui sont à nous,
Quand la mort frappe, hélas ! nous font sentir ses coups. —
Malheureux ! cette idée affaiblit ton courage.

(Il attache ses mains sur son front, et reste un moment consterné ; puis se relevant, il continue avec force.)

Gardes, conduisez-moi, sans tarder davantage,
Au terme où l'homme échappe aux caprices du sort.
Ma vie eut quelque éclat ; ne souillons point ma mort.

LE GARDE.

Ah ! si vous daigniez suivre un conseil salutaire !
Pardonnez ; mais, seigneur, Philippe est votre père.

Vous pourriez le fléchir. — On entre. Je le voi.
Un père en ces instans...

CARLOS.

(Regardant du côté par lequel Philippe s'avance.)

Je ne vois que mon roi.

Sortons.

(Le prince sort, les gardes le suivent.)

SCÈNE II.

PHILIPPE, UN GARDE.

PHILIPPE, *à part.*

L'ingrat m'évite, et gardant sa constance,
Croit qu'un excès d'orgueil lui tient lieu d'innocence.
Remplissons un projet qu'ils n'ont pu pressentir;
Et perdons sans pitié qui meurt sans repentir.
L'infant est condamné, sa peine est suspendue
Et la reine avant tout doit s'offrir à ma vue.
Les ordres qu'à Gomez moi-même j'ai dictés,
Par lui fidèlement seront exécutés.
Il attend le dernier... Quand j'aurai vu la reine
Si je veux confirmer et l'arrêt et la peine
Gomez doit en mon nom dire à ce criminel,
Que, proscrit par les lois de la terre et du ciel,
Ma bonté, condamnée à servir leur justice,
Lui laisse au moins le droit de choisir son supplice.—

(Au Garde.)

Garde, cherchez la reine. — Allez; et qu'en ces lieux
Elle-même, en rentrant, vous ramène à mes yeux.

(Le garde sort.)

SCÈNE III.

PHILIPPE, *seul.*

N'hésite plus, Philippe, et bannis de ton âme
 Ce vain respect des noms et de fils et de femme.
 Tu veux perdre un ingrat; mais tout son sang versé :
 Vengerait faiblement ton honneur offensé.
 Il est une victime et plus chère et plus tendre,
 Que ton cœur te désigne, et qu'il cherche à défendre.
 * Achève, dis-je. — Vois, dans un long avenir,
 * Les yeux de l'univers sur toi se réunir,
 * Et, s'il faut que l'amour te cède, ou te surmonte,
 * Éclairer à jamais ta victoire, ou ta honte. —
 J'attends Élisabeth : pourquoi ? quel triste espoir
 Me fait, dans mon courroux, consentir à la voir ?
 * Ai-je oublié l'écrit que tient encor l'ingrate ?
 * C'est là que de leurs feux l'intelligence éclate ;
 * C'est là, c'est là, peut-être (oui, cet excès d'horreur,
 * Si je connais bien l'homme, est digne de son cœur).
 * Qu'avec mes ennemis quelque ligue perfide
 * De l'espoir d'un inceste arme leur parricide.
 * Mes yeux vont m'en convaincre; et voilà le témoin
 * Dont, pour me raffermir, ma vengeance a besoin. —
 O toi qui m'as ici juré d'être sincère,
 Toi, que je daigne entendre, alors que tout m'éclaire,
 Laisse là de tes pleurs l'inutile secours ;
 Montre-moi cet écrit plus franc que tes discours.
 Crains d'en faire un secret à ton juge inflexible ;
 J'en croirais ton silence, accusateur terrible,
 * Qui, d'un reste d'amour prompt à me détacher,
 * M'avertirait du crime, en voulant le cacher;

- * Et par un double exemple... Elle vient. — L'infidèle
- * A mes regards jamais ne se montra si belle.
- * Quoi! sur ce front charmant le plus noir des forfaits
- * N'a point de la nature effacé les bienfaits!

SCÈNE IV.

PHILIPPE, LE GARDE, *rentrant.*

L GARDE,

La reine va venir.

PHILIPPE, *au Garde.*

Durant notre entretien

Immobile à ce poste observez mon maintien,
Si je vous en éloigne ou d'un mot, ou d'un geste,
Partez, et vers Gomez que j'ai chargé du reste,
Allez; qu'au même instant il vous voie; il suffit.

LE GARDE.

Sire, j'accomplirai l'ordre qui m'est prescrit.

PHILIPPE.

N'y manquez pas.

SCÈNE V.

PHILIPPE, ÉLISABETH, EUGÉNIE, LE GARDE
à son poste.

(Philippe est resté sur le bord du théâtre. Élisabeth, presque inanimée et soutenue par Eugénie, s'arrête, en entrant, au pied de la cour-lisse.)

ÉLISABETH, *à Eugénie.*

En vain tu veux calmer mes craintes,
Je crois du sang d'un fils voir ses mains déjà teintes.

PHILIPPE, *à part.*

Le remords tient ses yeux à la terre attachés;
Elle tremble.

ÉLISABETH, *à Eugénie.*

Avançons. — Je ne puis.

PHILIPPE.

Approchez.

(Un coup d'œil de Philippe éloigne Eugénie.)

Que devient cette audace et ce front intrépide
Que vous prêtait le soin de défendre un perfide?
Ce cœur n'est-il hardi qu'à dédaigner mes lois?

ÉLISABETH, *d'une voix très-faible.*

Sur le bord du cercueil, seigneur, où je me vois,
Quand le plus prompt trépas, terminant ma misère,
Serait du ciel pour moi la faveur la plus chère,
D'un reproche odieux je pourrais vous punir,
Vous laisser vos soupçons et m'en taire, et mourir.
L'orgueil sied aux vertus que l'injustice opprime.—
Je viens le dépouiller, cet orgueil légitime,
Il perdrait votre fils; il hâterait sa mort:

(D'un air d'interrogation, et cherchant à pénétrer dans le cœur
du roi.)

Car vos décrets, seigneur, n'ont pas fixé son sort.
De votre part, du moins; on a su me l'apprendre;—
Et dans le même instant où, tout près de m'entendre,
Mon époux veut sans voile examiner mon cœur,
Il ne permettrait pas qu'on surprît ma candeur?

PHILIPPE.

Perfide! il vous sied bien de me montrer sans cesse
Pour un fils révolté cet excès de faiblesse!

(Se composant tout à coup.)

Mais je consens, Madame, à calmer vos esprits. —
Tous vos vœux se bornaient à l'exil de mon fils;
Comme vous je le veux : — et cette heure, peut-être,
De ce lieu pour long-temps l'aura vu disparaître.

ÉLISABETH.

(Elle observe encore un moment le visage du roi avec la plus vive inquiétude, et prend tout à coup l'air du courage et de la fermeté.)

Enfin, quoi qu'il en soit, à quelques noirs détours,
Seigneur, que me prépare un semblable discours,
Il faut parler; il faut que ma bouche ingénue
Vous contraigne à sentir la vertu méconnue.
L'ardeur de satisfaire à ce noble devoir
Me rend, près du tombeau, ma force et mon espoir.
Apprenez à la fois, mes combats, ma victoire;
Connaissez une erreur dont j'ai sauvé ma gloire;
Votre fils...

(Baissant la voix, c'est-à-dire avec moins d'éclat, mais sans rien perdre de sa noble fermeté.)

Il m'aima, seigneur : les mêmes feux,
Malgré nous, dès long-temps nous enflammaient tous deux.

PHILIPPE.

Qu'entends-je? et vous voulez d'un aveu téméraire
Couvrir...!

ÉLISABETH, *reprenant toute sa force.*

Je ne veux rien qu'être juste et sincère. —

- * Il m'aima donc, Seigneur, et la plus sainte loi,
- * Quand cet amour naquit, lui consacrait ma foi.
- * C'est vous qui la dictiez; c'est vous que j'en atteste.
- * Otez-m'en, s'il se peut, le souvenir funeste.

* Condamnez ces soupirs par vous-même ordonnés,
 * Cet espoir d'un hymen dont les nœuds fortunés
 * De la discorde alors captivant la furie,
 * M'offraient dans mon bonheur le bien de ma patrie.
 L'autel nous attendait. Un caprice jaloux
 En criminels amans changea d'heureux époux.
 C'est depuis ce revers, qu'à vos lois enchaînée,
 M'observant à toute heure et toujours soupçonnée,
 Par mon respect pour vous j'ai marqué tous mes pas.
 Ce jour a signalé mes plus rudes combats;
 Ce jour où, de Carlos précipitant l'absence,
 J'ai moi-même à ses yeux défendu ma présence;
 Où de mes lois, sans peine, embrassant la rigueur,
 Pour rassurer votre ame il déchirait son cœur;
 Et ne se promettait, pour grâce et pour salaire,
 Qu'un peu de gloire acquise en mourant pour son père.

PHILIPPE.

Poursuivez. L'artifice est digne de vous deux.
 J'avais trop bien surpris le secret de vos feux;
 Vous ne l'ignoriez pas. Votre âme embarrassée
 Cherche à mettre à profit sa franchise forcée,
 Qui, sur ce que j'ai vu fidèle à m'éclairer,
 Laisse un voile aux objets que je puis ignorer.
 Mais de quelques vertus que vous pariez vos crimes,
 Si ma cour retentit des coupables maximes
 Que tout un peuple inspire à l'orgueil de Carlos,
 Si j'ai pu loin de moi redouter leurs complots;
 Si le nœud d'un traité qui peut-être les lie...

ÉLISABETH.

D'un traité? Lui, barbare! ah! plutôt...

(A part, en se contenant.)

Je m'oublie.

PHILIPPE.

Achevez.

ÉLISABETH, *à part.*

Ah! Carlos! quel secret j'ai promis!

PHILIPPE.

Que dites-vous?

ÉLISABETH.

Seigneur!

PHILIPPE.

Répondez.

ÉLISABETH.

Je frémis.

De quels affreux soupçons vous venez de m'instruire!

Osez-vous les former?

PHILIPPE.

Osez donc les détruire.

Carlos par vos détours ne peut plus m'échapper;

Et qui trompe une fois paraît toujours tromper.

ÉLISABETH.

Hé bien, cruel! sa fuite.... Elle était mon ouvrage.

Gomez, de vos soupçons exagérant la rage,

Dans ce parti coupable entraîna mon effroi.

Comment l'avez-vous su? Qui m'en accusa? Moi.

Je pourrais de ce monstre expliquer l'artifice;

Mais je conviens du crime, et rougis du complice. —

* Oui, j'ai craint pour Carlos; mais osant tout pour lui,

* Je lui cachais le bras qui lui servait d'appui.

* De vous-même, en un mot, ardente à vous défendre,

* C'était votre héritier que je voulais vous rendre.

J'épargnais votre sang. Sont-ce là des forfaits

Qu'un père , en sa rigueur , ne pardonne jamais ?
 Toutefois vengez-vous. Punissez tant d'audace :
 Mon cœur n'attend pour moi ni clémence , ni grâce.
 Vous, qui vouliez, Philippe , en sonder les replis ,
 Voilà tous mes forfaits et ceux de votre fils.

PHILIPPE.

Les voilà tous, Madame?

ÉLISABETH , *avec fermeté.*

Oui , seigneur.

PHILIPPE , *après une pause.*

Ma prudence

Doit vous convaincre assez des périls du silence.

(Baissant les sourcils , l'œil fixé sur Élisabeth , et croisant sur sa poitrine ses bras qu'il tient dans cette position jusqu'à la fin de la scène.

Descendez en vous-même , et pesez bien ces mots :

Voilà tous vos forfaits , et tous ceux de Carlos ?

ÉLISABETH , *avec plus d'assurance.*

Oui , seigneur.

PHILIPPE , *la regardant avec un mépris mêlé d'indignation.*

Ciel !

ÉLISABETH.

Vos yeux outragent ma franchise.

De quel serment faut-il que ma voix l'autorise ?

Par vous , par le seul fils que vous laissent les cieus ,
 Dont les jours encor...

PHILIPPE , *se déployant tout à coup , et se retournant du côté du Garde.*

Garde , ôtez-vous de ces lieux.

(Le Garde sort.)

SCÈNE VI.

PHILIPPE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Ciel ! quel est donc cet ordre ? Une terreur soudaine
Pénètre à vos accens dans mon âme incertaine.
Chaque instant la fait croître. Ah ! seigneur ! ah ! parlez.
Ce garde.... Sa sortie.... Expliquez-moi ..

PHILIPPE.

Tremblez.

Je lis, malgré vos soins, dans une infâme lettre
Qu'à mes sévères yeux vous craignez de soumettre.
J'y vois mes feux, ma gloire et mon pouvoir trahis ;
En me l'osant cacher, vous condamnerez mon fils.
Même sort vous attend : sa perte en est l'augure.
Il va, près de ces lieux, expier son parjure :
Mon ordre est un signal pour lui percer le sein.

ÉLISABETH, *marchant vers le fond de la scène.*

Quoi ! c'est là.. !

PHILIPPE, *l'arrêtant avec fureur.*

Demeurez.

ÉLISABETH, *présentant au roi la lettre du prince.*

Lisez donc, inhumain. —

Tout autre intérêt cède à l'horreur qui m'inspire.
Lisez. Que le remords nous venge et vous déchire.

(Elle tombe inanimée sur un siège.)

PHILIPPE, *prononçant quelques phrases interrompues
de la lettre de Carlos.*

Vos leçons... pour le roi... Je cours les signaler.

« Vous,.... rendez-lui la paix... qu'il se plut à troubler. »

Qu'ai-je lu ? Chaque mot les absout et m'accuse.
 Avait-on joint contre eux l'injustice à la ruse ? —
 Et n'allais-je accomplir mes sinistres projets
 Qu'au gré des passions du duc et de Gomez ?
 Hâtons-nous d'éclaircir une trame si noire
 Si ce n'est pour mon fils , que ce soit pour ma gloire.
 Holà ! gardes.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, ÉLISABETH, ALVAR,
 GARDES.

PHILIPPE.

Alvar, qu'on m'amène mon fils.

ÉLISABETH.

(Elle s'est levée au cri de Philippe avec l'air d'espérer la grâce du prince ; mais observant la consternation d'Alvar, elle s'écrie.)

Ah ! barbare ! il est mort. Ces pleurs m'ont tout appris.

ALVAR.

Il vit.

ÉLISABETH, à Alvar.

Qu'entends-je ? hé bien , cruel , qui vous arrête ,
 Lorsqu'un instant perdu peut hasarder sa tête ?

ALVAR.

Carlos respire encore , il est vrai ; mais , hélas !
 C'est pour venir, seigneur, expirer dans vos bras.

PHILIPPE, à part, et de l'air le plus sombre.
 C'en est fait.

ÉLISABETH, retombant dans l'accablement le
 plus profond.

Je succombe. Ah ! tout mon sang se glace !

ALVAR, *au roi qui écoute son récit, l'œil fixé
sur la terre et le front détourné.*

Dans ce palais sanglant j'accourais sur sa trace.
On m'arrête ; et le jour des plus pâles flambeaux
Me guide en un lieu sombre, image des tombeaux,
Où les couleurs du deuil, et ses crêpes funèbres
Mêlaient leur ombre horrible à l'horreur des ténèbres.
C'est là qu'impatient des rigueurs de son sort,
Votre fils prévenait le signal de sa mort.
Son sang par mille endroits jaillissait de ses veines. —
Vos ministres, seigneur, dans leurs avides haines,
A côté d'un poignard avaient fait sous ses yeux
Placer du noir Sénat l'arrêt injurieux ;
Trop sûrs que ce spectacle, irritant sa furie,
Le réduirait lui-même à s'arracher la vie.

ÉLISABETH, *commençant à sortir de son accablement.*
O monstres !

ALVAR.

Je l'ai vu. J'ai vu ses assassins
Feindre d'aider mon zèle à retenir ses mains.
Mais, sans me distinguer des tyrans qu'il abhorre,
Percé de coups mortels, il se frappait encore.
Lorsqu'enfin la vigueur manquant à son courroux,
Il me voit, il m'appelle. « Alvar, est-ce bien vous ?
» Retournez vers le Roi. Dites-lui que j'espère
» Obtenir en mourant un regard de mon père :
» Dans l'état où je suis pourrait-il me haïr ? »
Ses bourreaux à sa voix m'ont permis d'obéir.
Et son âme en effet dans son sein suspendue
Semble pour s'échapper attendre votre vue.

PHILIPPE.

Moi, soutenir la sienne ! Allez, et de mes yeux
Éloignez ces horreurs, ces déchirans adieux.

* Je défends...

ÉLISABETH, *se relevant tout à coup et avec la plus grande énergie.*

* Non cruel ! Je veux que sa présence

* De ma peine, à l'excès, porte la violence.

* Je veux m'en pénétrer jusqu'à pouvoir mourir !

(Elle marche à grands pas vers le fond du théâtre.)

* Carlos ! Dieu ! quel objet mon malheur vient m'offrir !

(Elle se réfugie dans le sein d'Eugénie qui rentre sur le théâtre par une coulisse de l'avant-scène.)

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

PHILIPPE, ÉLISABETH, CARLOS,
ALVAR, EUGÉNIE, GARDES.

(Carlos est porté par des gardes.)

CARLOS.

Mon père !

PHILIPPE, *à part.*

Hélas !

CARLOS, *qu'on approche un peu plus près de l'avant-scène.*

Mon père ; et vous dont l'innocence
N'a pu d'un sort funeste adoucir l'inclémence,
Compagne de mes maux, il est donc vrai, je meurs
Certain de vos regrets, honoré de vos pleurs !

(Il tend les mains au roi qui ne peut lui refuser d'avancer vers lui, et de lui ouvrir ses bras.)

C'est la première fois , — hélas ! c'est la dernière ,
Que Carlos , sans contrainte , ose embrasser son père.
Ne vous reprochez pas de m'avoir condamné ;
Des perfides , seigneur , m'ont seuls assassiné.

ÉLISABETH , *le front toujours caché dans le sein
d'Eugénie , et d'une voix étouffée.*

Carlos !

PHILIPPE , *à part.*

J'étouffe en vain le remords qui m'accable.

(Il va se placer sur un siège vers le commencement de la scène. Il y
reste plongé dans ses réflexions , et durant la dernière tirade d'Éli-
sabeth il enveloppe son visage de sa mante royale.)

ÉLISABETH , *toujours dans la même position.*

Carlos !

CARLOS.

Ah ! retenez cette voix lamentable !

Pourquoi me fuir ? Pourquoi me dérober vos yeux ?

N'aurai-je , Élisabeth , qu'un soupir pour adieux ?

ÉLISABETH , *vaincue par sa sensibilité et venant
se jeter dans les bras du prince.*

Cher Carlos !

CARLOS.

Plaignez-moi ; mais supportez la vie.

Le devoir vous l'ordonne , et mon cœur vous en prie.

Faites-vous pour le roi cet honorable effort.

Puisse , hélas ! son bonheur naître enfin de ma mort !

* Le mien commence au jour où finit ma carrière ;

* Sans trouble et sans remords je l'envisage entière :

* J'ai murmuré vivant du sort de la vertu ;

* J'étais injuste : — Adieu ; son fruit n'est pas perdu.

* J'expire.

ÉLISABETH.

- * Arrête! écoute, ombre chère et plaintive!
- * Témoin de ton trépas, moi que je te survive!
- * Moi, que j'use mes jours tout pleins de ton malheur,
- * A caresser la main qui te perce le cœur!
- * Non, ma haine est trop juste, et rien ne peut l'éteindre.
- * Éclatez, sentimens qu'il m'a fallu contraindre....
- * Ah! tu ne m'entends point! mais je suivrai ton sort
- * Un Dieu nous rejoindra dans la nuit de la mort;
- * Loin d'une cour barbare où la haine, en silence,
- * N'attend qu'un vain soupçon pour noircir l'innocence;
- * Où l'amour aux traités laisse asservir ses droits,
- * Où sur l'arrêt d'un prêtre on juge un fils des rois.

(Elle s'élance sur le théâtre qu'elle parcourt d'un air forcené.)

- * Assassins de Carlos, prêtez à mon courage
- * Ce fer que pour le perdre aiguïsa votre rage:
- * Ou si vous m'enviez un si triste secours,

(Elle revient du côté de Carlos.)

- * Malgré vous, ce spectacle abrégera mes jours,
- * Et ces bras, de Carlos pressant l'ombre chérie,
- * Ne s'en détacheront que privés de la vie.

(Elle tombe expirante aux pieds du prince.)

PHILIPPE, *se relevant avec terreur et regardant autour de lui.*

- * Hé bien! vous triomphez, courtisans odieux!
- * Et toi, qui jusqu'ici crus tout voir par tes yeux,
- Philippe, à deux sujets obéissait ta rage. —
- Tout votre sang, ingrats, me païra cet outrage.
- * C'est en vain qu'aujourd'hui vous gênez mon courroux
- * Du parricide arrêt qui me lie avec vous :

» Je saurai bien dans peu vous trouvant d'autres crimes,

(Avec une sorte de regret arraché par le remords.)

» Venger par votre mort, d'innocentes victimes! —

(S'arrêtant tout à coup et s'armant d'une fermeté cruelle.)

Mais puisque c'en est fait et qu'il me faut régner,

Cachons à l'univers que j'ai dû pardonner.

72217

FIN.

~~19638~~



RÉFLEXIONS PARTICULIÈRES

DE L'AUTEUR.

JE ne sais si cette tragédie verra jamais le jour. Les obstacles qu'on a mis jusqu'ici à sa représentation semblent la condamner à une éternelle obscurité. C'est peut-être un bonheur pour moi. Mais s'il se pouvait que mon ouvrage ne fût pas tout-à-fait indigne de paraître, où sont les raisons de l'arrêter ? Serait-ce le sujet ? L'Histoire de Don Carlos est connue de tout le monde, et les Mémoires de l'abbé de Saint-Réal n'ont jamais passé pour un livre défendu. — Est-ce la peinture du caractère de *Philippe II* ? Quel historien l'a jamais adoucie autant que je l'ai fait ? *Philippe*, dans ma pièce, ne paraît-il pas quelquefois capable de se laisser fléchir ? et si l'intérêt de la tragédie (où, dans les principaux rôles, les monstres trop crus révoltent toujours) n'exigeait pas ces légers adoucissements, loin de m'en applaudir, ne serait-ce pas un reproche qu'on serait en droit de me faire ? — Est-ce enfin pour avoir parlé de l'inquisition ? Je viens de relire avec des yeux sévères tous les endroits de mon ouvrage où ce tribunal est cité ; et je crois pouvoir prononcer que je ne me suis jamais livré contre lui à des déclamations hors de place, ou qui marquassent un ridicule acharnement. Tout ce que j'en ai dit me paraît sortir du fond de mon sujet. D'ailleurs ce tribunal a toujours été repoussé par notre gouvernement ; et, comme le dit *Voltaire*, il est en horreur chez les peuples mêmes qui l'ont reçu. Quoi qu'il en soit, je n'ai pu parvenir à lever les difficultés qu'on m'a faites ; et certes, ce n'est pas ma faute si je ne satisfais pas aux engagements que le public me fit contracter avec lui par le succès de *Zuma*, qui ne m'a point du tout avenglé.



FALKLAND,
ou
LA CONSCIENCE,
DRAME.

Nouveautés chez J.-N. BARBA, Libraire.

PARBA, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Casimir Delavigne, représentée sur le Second-Théâtre-Français, le samedi 1^{er} décembre 1821. Prix : 3 fr. Il en a été tiré quelques exemplaires sur beau papier vélin, dont le prix est double.

Du même auteur.

LES VÊPRES SICILIENNES, tragédie en cinq actes et en vers, 3^e édit.
Prix : 2 fr. 50 c.

LES COMÉDIENS, comédie en cinq actes et en vers, 3^e édit. 2 fr. 50 c.

LES MESSÉNIENNES. Prix : 2 fr.

Pièces de M. LEMERCIER, de l'Académie française.

LOUIS IX, tragédie en cinq actes et en vers. Prix : 2 fr. 50 c.

FRÉDÉGONDE ET BRUNHAUT, tragédie en cinq actes et en vers, 3 fr.

LA DÉMENCE DE CHARLES VI, tragédie en cinq actes et en vers, 2^e éd.
Prix : 2 fr. 50 c.

AGAMEMNON, tragédie en cinq actes et en vers. Prix : 2 fr.

Pièces de M. A. DUVAL, de l'Académie française.

LA FILLE-D'HONNEUR, comédie en cinq actes et en vers. Prix : 3 fr.

LE FAUX BONHOMME, comédie en cinq actes et en vers. Prix : 3 fr.

LE JEUNE HOMME EN LOTERIE, comédie en un acte et en prose. Prix :
1 fr. 50 c.

CONRADIN ET FRÉDÉRIC, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Liadières. Prix : 2 fr. 50 c.

JEAN-SANS-PEUR, tragédie en cinq actes et en vers, du même auteur.
Prix : 2 fr. 50 c.

MARIE STUART, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Le Brun,
2^e édit. Prix : 3 fr.

Ouvrages nouveaux.

ŒUVRES DE L.-B. PICARD, de l'Académie française, 10 vol. in-8°, avec un portrait. Belle édition, imprimée par Firmin Didot. Prix : 7 fr. le volume. Sept paraissent en ce moment.

PROMENADE DE DIEPPE AUX MONTAGNES D'ÉCOSSE, par M. Charles Nodier; un joli volume in-12, imprimé par Firmin Didot, sur très-beau papier, orné de trois vignettes, par M. Isabey; de deux planches de plantes, par M. Bory de Saint-Vincent; d'une carte itinéraire de M. de Cailleux; et d'un portrait de chef de Klan. Prix : 7 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.